

I - THOMAS

Cette année, je voudrais vous familiariser avec l'évangile de Thomas. Déjà le fait de l'appeler "évangile" est un peu étonnant car ce texte ne comporte aucun récit concernant Jésus. Il ne raconte pas, il n'annonce pas. Or l'évangile, c'est l'annonce. C'est un ensemble de paroles qui émanent de Jésus et que certains ont gardé en mémoire en raison de l'effet produit sur eux par ces paroles.

Depuis une cinquantaine d'années, on parle beaucoup de cet évangile. Autour de 1945, dans la région de Nag Hammadi, en Egypte, des habitants ont découvert un ensemble de jarres. Elles contenaient des manuscrits. On a pu les dater et dire qu'ils remontent au début du 3^{ème} siècle, ce qui est très rare. C'était une petite bibliothèque en langue copte, dont l'évangile de Thomas. On en connaissait l'existence par les Pères de l'église. Il avait donc été écrit d'abord en grec. Le texte grec, qui est perdu, est plus ancien que le texte copte retrouvé en Egypte.

Les trois quarts des paroles de Jésus de cet évangile se trouvent dans les autres évangiles. On a ainsi la confirmation que cette tradition des paroles de Jésus, même avec des variantes, est une tradition solide.

1) Un Jésus renouvelé

A l'époque de cette découverte, l'autorité chrétienne était en perte de vitesse, elle qui justement prétend parler de Jésus et demande qu'on écoute attentivement ce qu'elle dit. C'est précisément ce qui était remis en question. On cherchait un moyen d'entendre Jésus indépendamment de cette autorité. Est-ce qu'il n'y aurait pas des traces de Jésus qui nous parviennent et qui ne sont pas sous son contrôle ? Dans ce contexte, la découverte de cet évangile présentait un immense intérêt. On espérait qu'il permettrait une connaissance renouvelée de Jésus. On pensait qu'on aurait enfin la "Vérité".

Chaque fois qu'on croit avoir la vérité, on découvre une nouvelle vérité. Les vérités se succèdent à un rythme étonnant. J'étais aussi parti à la découverte d'un Jésus objectif. Je me suis rendu compte à quel point l'être humain croit trouver une vérité hors de lui parce qu'il ne se connaît pas, alors qu'il est lui-même à la source de son objectivité. La

rencontre de Marcel Légaut m'a aidé à poursuivre ma recherche mais je ne me fais plus d'illusion sur la reconstitution objective de Jésus. Il n'y a pas de vérité pour moi hors relation. C'est ce qui avait frappé les disciples de Jésus : il ne parlait pas comme les scribes et quand il était avec eux, quand il leur parlait, ils étaient éveillés à eux-mêmes. C'est une découverte au sein d'une relation.

A cette époque donc, on s'interrogeait beaucoup sur Jésus. Bultmann y avait beaucoup contribué. On se rendait compte que Jésus tel qu'on nous l'avait dit, tel qu'on nous l'avait enseigné, n'était évidemment pas tout à fait le même que celui qu'on redécouvrirait peu à peu par des études sur les évangiles. On ne cherche pas à faire une reconstitution objective mais l'étude des textes conduit à une autre écoute qui permet une autre découverte. Lire les évangiles selon une tradition d'autorité ou les lire selon tout ce que les études, les pensées, les traditions permettent, ce sont deux choses très différentes.

Dans l'évangile de Marc, on dit justement qu'avec Jésus, il n'y a plus d'autorité, mais Marc ajoute que, quand Jésus parlait, il parlait d'autorité (Mc 1, 22). Parler d'autorité, c'est être simplement vrai avec soi-même. Quand Jésus parlait, ses disciples sentaient que c'était vrai, qu'il était tout entier dans ce qu'il disait. L'autorité, c'était Jésus même. Tout l'évangile de Marc est la prise de distance vis-à-vis des scribes qui parlent d'autorité, au nom d'une autorité extérieure à eux qui relève d'une tradition. Qu'elles soient juive ou chrétienne, qu'elles viennent de l'Inde ou d'ailleurs, toutes les traditions sont d'autorité. Et, d'autre part, il y a des êtres vrais. Je crois que deux êtres vrais ont bouleversé notre histoire humaine, Jésus et Gautama. Il y en a peut-être d'autres. Le Dalaï Lama dit que l'essentiel de nos traditions, chrétienne et bouddhiste, l'essentiel de notre enseignement, c'est la vie même de Jésus et de Gautama. Comprendre un peu comment ils ont vécu, ce n'est pas faire une doctrine. Or pour les comprendre, il faut devenir soi-même et ça prend du temps. La force de ces maîtres spirituels, c'est que, grâce à eux, on commence à avoir foi en soi.

Pour Jésus, le "devenir soi" est comme un grain de sénevé, c'est à peine visible, mais il ne faut pas désespérer, cette graine va devenir une plante si grande "que les oiseaux du ciel peuvent faire leurs nids à son ombre" (Mc 4, 32). Nous sommes appelés à découvrir notre humanité,

à être à la recherche de notre humanité et, en même temps, nous sommes humains, trop humains, le royaume est impossible : “Aux hommes, c’est impossible mais à Dieu tout est possible” (Mt 19, 26), c’est donné. La tradition de Thomas est justement de se mettre à l’écoute des paroles de Jésus pour devenir, par cette écoute, disciple de Jésus et, devenant disciple, être en mesure de le reconnaître et de se découvrir soi-même. Les deux choses vont de pair. Donc on attendait beaucoup de cet évangile car il semblait plus proche de Jésus, à une époque où, de plus en plus, la vérité officielle de l’Eglise perdait de son importance et où les gens étaient attirés par des nouveautés.

2) L’originalité de l’évangile de Thomas

Dans ce contexte de doute, je voudrais lire un texte :

“Un temps viendra où l’on ne supportera plus l’enseignement solide mais, au gré de leurs caprices, les gens iront chercher une foule de maîtres pour calmer leurs démangeaisons d’entendre du nouveau. Ils se refuseront d’entendre la vérité pour se tourner vers des fables. Toi, en toute chose, garde ton bon sens, travaille à l’annonce de l’évangile, accomplis jusqu’au bout ton ministère”.

Cela a été écrit, il y a 1900 ans (2 Tm, 4, 3-5). Déjà on voyait la fin des religions. A la Samaritaine qui lui demande où est la vraie religion, Jésus répond : “L’heure vient et c’est maintenant où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité” (Jn 4, 23). Nous sommes dans une même époque. L’enseignement solide était évidemment la tradition d’Israël que les disciples de Jésus ne vont d’ailleurs pas rejeter. Or la tradition de Thomas, c’est une des grandes différences avec les autres évangiles, ignore la Bible, ce qui n’est pas rien. Ce n’est pas parce qu’ils en sont adversaires. Ce sont des disciples non juifs qui ont leur propre tradition spirituelle et qui n’ont pas d’intérêt particulier pour la tradition juive. Ils se contentent de leur propre tradition spirituelle qui est une tradition gnostique dans le cas de Thomas.

Ce n’était pas la situation des disciples non juifs qui sont à l’origine de notre tradition d’autorité, celle qui relève de l’évangile de Luc et des actes des apôtres écrits par Luc. Ils avaient tout reçu de disciples qu’ils connaissaient et qui étaient tous juifs. Grâce à et en raison des échanges

entre eux et de la richesse qu'ils trouvaient dans la tradition biblique, ils ont recueilli la Bible. C'est ce que montre très bien le récit des disciples d'Emmaüs. Ce récit est une expérience de Jésus, l'expérience d'une présence qui se poursuit indépendamment de l'élimination de Jésus. La mort de Jésus les jettent dans une épreuve terrible. Alors ils essaient de se retrouver entre eux pour s'en remettre. Ils avaient espéré qu'au moins avec lui, ça marcherait et c'est l'échec radical. Ils sont dans une déprime totale? Or c'est au sein de cette déprime qu'ils font l'expérience d'une présence de Jésus qui est en désaccord avec tout désespoir humain. Voilà l'origine de l'expérience d'Emmaüs ! Dans ce contexte, on voit que Jésus les initie peu à peu à une relecture de la bible. Le texte dit : il lit la bible avec eux... Cela montre l'option des disciples non juifs qui, en raison de leur contact avec les disciples juifs et de leur expérience de Jésus, qui était quand même juif lui aussi, recueillent la tradition biblique.

Ce ne sera pas le cas pour la tradition de Thomas. Ils réagissent différemment parce qu'ils estiment qu'ils peuvent aussi entendre Jésus. Donc on voit déjà l'originalité de Thomas. Marc, Luc, Jean ou Paul, ces témoins, ont recours à la bible pour comprendre Jésus. Thomas ne le fait pas. Donc c'est normal que leurs chemins vont différer. Cela ne devrait pas être une raison de se rejeter mutuellement. Les traditions, même si elles sont autres, ne doivent pas nous apparaître comme négatives, même si on se dit que notre tradition est quand même un peu plus solide que les autres. Comme le disait un maître, il y a 2000 ans, si vous avez des ennemis, aimez-les, aimez vos ennemis. Jésus était conscient qu'aucun être humain ne devait être exclu de la communauté des humains. Mais il y a des ennemis, c'est le réel. Regardez les horreurs qui se passent lorsqu'on ne parvient pas à se reconnaître entre êtres humains et qu'on devient ennemis l'un de l'autre. Jésus l'admet : s'ils sont odieux, ce sont des ennemis, ne partageons pas, ne dînons pas avec eux, mais il ne faut pas les déconsidérer, ils ne sont pas hors amour. Il faut relire dans cet esprit Luc 6, 20 à 38. On n'est peut-être pas capable de le vivre, pas encore du moins, mais il l'a dit. Ils savent que Jésus a dit ces choses mais Jésus n'en a jamais fait une loi. "Aimez vos ennemis" n'est pas une loi, c'est une prise de conscience.

3) L'évangile des évangiles

Lorsqu'on a découvert Thomas, on était persuadé d'avoir trouvé l'évangile des évangiles, que le Jésus d'autorité était en train de s'évanouir. Dans la présentation du livre de Jean Doresse, l'auteur qui a trouvé les manuscrits, on lit :

“Voici, aujourd’hui restitué dans sa pureté originale, le texte intégral de la révélation concernant Jésus ! Doresse nous propose ici la traduction et le commentaire de l’évangile selon Thomas dont se sont inspirés Jean, Luc, Marc et Matthieu. La rédaction copte de ce texte constitue le plus ancien des documents de l’histoire du christianisme. Par sa densité incomparable, cet évangile des évangiles se présente comme la matrice de tous les autres. Chaque mot y est renaissance et plénitude, parole et lumière”.

Donc lisez ça et vous aurez la vérité. Or Thomas n'est pas du tout la matrice des autres évangiles. C'est lui qui a emprunté à Luc et à Matthieu. Il ne faut absolutiser ni les uns ni les autres mais on ne peut pas vivre sans tradition. L'évangile de Thomas, l'expérience des dits de Thomas, est une expérience singulière. Une expérience singulière ne s'oppose pas à l'expérience d'un groupe. La démarche singulière de devenir soi débouche toujours dans un “entre nous” et un “entre nous” n'est vrai que si chacun essaye d'être lui-même à fond. Le Dalaï-Lama, au sein de la tradition bouddhiste, insiste beaucoup là-dessus. L'accès à soi est éveil à l'amour-compassion, soi et nous. Les disciples de Jésus ont toujours éprouvé que le “nous” est suscité à tout moment par Jésus. C'est une présence qui suscite un “nous” et pas seulement qui éveille chacun à lui-même.

a) **Thomas est fidèle à Marc.**

Dans notre tradition, nous avons un premier témoin qui est Marc. Dans Marc, Jésus n'est pas Christ et il n'y a pas d'apôtres.

Jésus n'est pas christ

Marc, c'est la surprise de la rencontre de Jésus. Ils attendaient, comme enfants d'Israël, un christ. L'attente n'est pas mauvaise, elle peut vraiment permettre une rencontre en profondeur. Et ils rencontrent Jésus de Nazareth. La qualité de cette rencontre va corriger leurs attentes d'enfants d'Israël. Marc et ses compagnons ont pu le faire,

même si Jésus est la surprise, même si ça va faire des difficultés parce qu'on voudrait néanmoins qu'il soit Christ. D'où le dialogue très dur entre Simon et Jésus car Pierre est déçu, si bien que Jésus leur propose de le quitter. Jésus vient de renvoyer les foules parce qu'il refuse justement la conception christique, quelqu'un qui serait à la tête. Il veut bien être une présence agissante, suscitant les uns aux autres. Il l'a montré par son geste, dans le désert, quand il propose de ramasser les miettes. Lorsque tout le monde s'y est mis, il dit : Vous voyez, tous sont là, c'est tout Israël et personne n'est oublié. Il suscite en chacun une attention pour l'autre alors que nous nous considérons spontanément comme des miettes, tout juste bons à être marchés dessus. Jésus est le stimulateur de nos initiatives d'accueil mutuel mais il refuse d'être un chef. Il incite à former un "nous" mais pas sous forme d'autorité. Pierre est tout à fait dérouté. C'est alors que Jésus pose la question : "Toi, qui dis-tu que je suis ?". Pierre lui répond : "Toi, tu es le Christ". Vous connaissez la réponse : "Alors il leur enjoignit sévèrement de ne pas parler de lui", c'est clair et net, "et il se mit lui-même à parler du fils de l'homme". Il n'est pas le Christ, il est le fils de l'homme. Il est le signe de ce qu'est le mystère d'un être humain pour tout être humain.

De même, il n'y a pas d'apôtre chez Marc, il y a "douze"

Jésus appelle les "douze" quand il commence à faire quelque chose avec les siens. A son époque, il y avait les Esséniens qui étaient les enfants de lumière. S'il y a des enfants de lumière, forcément il y a les enfants des ténèbres. Et puis il y avait les Pharisiens qui, avec raison, veulent être fidèles à leur tradition. L'inconvénient, c'est qu'il y a alors des justes et d'autres qui ne sont pas justes. Pour Jésus, personne n'est exclu, pas même les lépreux. Ce que nous commençons, dit-il, c'est "douze". Or pour un juif, ça veut dire tout le monde. Quand un être humain devient lui-même, il permet à d'autres de devenir eux-mêmes et c'est déjà tout le monde. C'est ça, le fils de l'homme.

Mais il sait aussi que ça prendra du temps, le fils de l'homme ne sera pas reconnu. L'autorité en tout cas, ça ne l'arrange pas de reconnaître l'être humain dans sa dignité, ça la dérange plutôt. Jésus sait qu'il faudra encaisser, être méconnu, voire être éliminé mais, le troisième jour, le dernier mot reste à l'être humain en son mystère, c'est

l'avènement de l'être humain dans son mystère. C'est tout le témoignage de Marc.

b) Thomas s'oppose à la tradition apostolique

La tradition de Thomas peut être d'accord avec Marc, elle ne peut plus être d'accord avec la tradition apostolique telle qu'elle est dans les Actes des apôtres parce que c'est une tradition d'autorité. C'est justement cette tradition d'autorité qui a réussi et qui est remise en cause de nos jours mais elle n'est pas initiale, elle n'est pas originelle. Or avec raison, dans la tradition de Thomas, on rappelle que Jésus éveille chaque être à lui-même et que, selon Jésus, il y a simplement des rencontres qui permettent à certains êtres de mieux accéder à eux-mêmes, de devenir eux-mêmes, et qui, du même coup, vont permettre à d'autres de s'éveiller à eux-mêmes. C'est ça, la tradition de Thomas. Mais les êtres humains ne peuvent pas se passer d'une autorité. Alors qui pourrait être une autorité sans être une autorité ? Ce sont les maîtres spirituels. Le danger, c'est qu'on va avoir des petits maîtres qui vont jouer aux "Maîtres". D'où la distance de l'autorité apostolique par rapport à cette tradition de Thomas dans laquelle on peut dire, statistiquement parlant, que la plupart des maîtres gnostiques étaient plutôt des "petits maîtres".

c) Thomas relève d'un grand maître spirituel

Il ne faudrait pas opposer foi et gnose. Marcel Légaut est un homme de foi et c'est un grand gnostique au sens fort. La gnose, c'est "devenir soir". La foi, c'est la participation à l'histoire d'un "nous" mais dans la vive conscience que ce "nous" ne doit pas nous dispenser de devenir nous-mêmes. Quand quelqu'un demande de l'écouter et de faire ce qu'il dit car lui seul sait, il est irrespectueux de l'autre. Il faudra donc toujours des maîtres gnostiques qui nous sauvent des autorités qui ne nous reconnaissent pas comme des personnes adultes et responsables. Pour moi, foi et gnose ne s'opposent pas mais, au contraire, elles sont complémentaires puisque la foi relève d'un "nous" et la gnose est une aventure éminemment personnelle. Marcel Légaut montre à quel point on peut être critique à l'égard de l'autorité et, chez lui, il n'y a jamais de rejet du "nous", d'une église. Il est également convaincu que chacun a sa route à parcourir et qu'il est seul à la connaître. Aucun enfant n'a

choisi de naître mais on est mis au monde pour devenir soi et pas seulement pour faire la volonté de papa et maman.

4) L'apôtre Thomas

a) On a peu de renseignements sur Thomas

Dans les écrits canoniques, Thomas n'est le plus souvent qu'un nom. Il est originaire probablement de Galilée. Il est l'un des douze selon les synoptiques qui n'en disent pas plus. D'après des textes syriens, il était connu sous le nom de Judas, le nom de Thomas serait seulement un surnom.

Une tradition lui assigne l'évangélisation des Parthes et c'est à Edesse qu'on vénérât son tombeau. Les Actes de Thomas situent son action en Inde, au Pakistan actuel.

b) Présence dans l'évangile de Jean

Jean le cite trois fois car, s'il est intéressé par sa tradition juive, il connaît les autres traditions spirituelles.

La première fois, c'est lorsque Jésus doit aller auprès de son ami Lazare. Il risque sa peau et *“Thomas, celui que l'on appelle Didyme, dit aux autres disciples : Allons, nous aussi, et nous mourrons avec lui”* (Jn 11, 16).

Ensuite, au moment de quitter les siens, Jésus leur dit : *“J'y vais et je viens à vous”* (Jn 14,3) (et non “je m'en vais et je reviens vers vous”, comme on le traduit toujours). Cela veut dire qu'il s'abandonne à 100 %, celui qui se vit à fond parvient aux autres. *“Alors il leur dit : Vous savez où je vais car là où je vais, vous connaissez le chemin. Thomas intervient : Nous ne savons pas où tu vas, comment connaîtrions-nous le chemin ?”* (Jn 14, 5). Il faut savoir où va Jésus pour connaître le chemin.

La troisième fois n'est pas moins lourde de conséquences car Thomas ne croit pas à la résurrection. *“Thomas, l'un des douze, celui qu'on appelle Didyme, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint... Il leur répondit : “Si je ne vois pas dans ses mains la trace des clous..., sûrement je ne croirai pas”* (Jn 20, 25).

Thomas ne croit pas à la résurrection, il est donc hérétique et la tradition apostolique ne pouvait pas le recueillir. Lorsque Luc écrit les

Actes, 60 ans après la mort de Jésus, les apôtres ne sont plus les témoins de Jésus mais les témoins de la résurrection de Jésus car la résurrection a pris la première place, avant Jésus lui-même.

A la fin de l'évangile de Marc, un ajout montre bien qu'on ne croit plus à la résurrection physique, à la "résurrection lourde", selon un auteur indien. Cependant, si on ne peut plus attendre la manifestation glorieuse de Jésus, telle que les premières générations de disciples l'ont espérée, on peut avoir part à son esprit car le fait qu'il soit à distance n'empêche pas de vivre de son esprit.

Dans "Deux chrétiens en chemin", le P. Varillon interroge Légaut sur la résurrection : "Vous évitez le plus possible d'employer le mot "résurrection". Vous le risquez quand même trois ou quatre fois. Je me permets donc de vous poser naïvement la question : est-ce que vous affirmez avec saint Paul que si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine ou vide ?". Marcel Légaut répond : "A cette question, je voudrais demander à saint Paul de préciser ce qu'il entend par le mot "ressuscité". Si c'est le fait que les disciples ont vu Jésus objectivement après sa mort, comme ils l'ont vu avant, je ne suis pas d'accord. Si au contraire l'affirmation de Paul consiste à dire que Jésus est vraiment vivant maintenant et que si Jésus n'était pas vivant maintenant, notre foi serait vaine, alors je serais d'accord avec Paul".

Thomas est le premier à confesser Jésus comme son Seigneur et son Dieu, car, par son nom et son surnom, "le jumeau", on tenait Thomas pour le jumeau de Jésus et on en a fait, dans l'évangile de Thomas, le depositaire de révélations "cachées" ou "secrètes" :

"Voici les paroles cachées que Jésus le vivant à dites et qu'a transcrites Didyme Jude Thomas. Et il a dit : Celui qui parvient à l'interprétation de ces paroles ne goûtera pas la mort". Pour Thomas, Jésus est le vivant mais non le ressuscité.

c) La place de l'autorité pour Thomas

Jean et Thomas ont des points de vue différents qui ne s'excluent pas.

L'ouverture de Jean à d'autres traditions spirituelles comportait un risque, celui de se soustraire à l'autorité. On a donc dû compléter son

oeuvre par l'ajout du chapitre 21 pour reconnaître la primauté de Pierre après l'élimination de Jésus. On veut bien admettre qu'on a besoin d'une autorité mais en lui demandant l'impossible : "*M'aimes-tu plus que ceux-ci ?*" (Jn 21,15).

Pour Jean, l'autorité doit être un service : "*Vous m'appellez maître et seigneur et vous avez raison, je le suis. Si moi, le seigneur et le maître, je vous ai lavé les pieds, je vous ai donné un exemple pour que, vous aussi, vous en fassiez de même*" (Jn 13, 14-15).

Thomas est plus libre que Jean par rapport à l'autorité car, pour lui, c'est à chaque être de se connaître. Se connaître, c'est "la gnose", la connaissance de soi. L'important est d'arriver à cette connaissance de soi. Si l'autorité est une aide, tant mieux; si elle n'aide pas, c'est celui qui devient lui-même qui aura le dernier mot. On comprend donc que Thomas ait été écarté par l'autorité car si les 3/4 des paroles de Jésus sont dans les autres évangiles, le dernier quart lui est propre et permet de discerner la mentalité gnostique de cette tradition. Dans la tradition gnostique, certains maîtres spirituels parviennent à être une autorité mais sans jamais s'imposer. Un maître spirituel inspire confiance parce qu'il permet, à son contact, d'entrevoir qui on est. Il devient donc une autorité pour le disciple mais il ne demande jamais à être une autorité pour tous. C'est une tradition spirituelle.

Pour moi, la pensée gnostique est très positive, je n'oppose pas foi et gnose mais je sais qu'il y a une tension incessante. St Augustin disait : "La foi cherche toujours à se comprendre", la foi n'est pas un mystère auquel je me soumetts aveuglément. Il y a foi parce que je suis confronté à quelque chose qui me dépasse, je ne peux pas dire que je comprends, je ne peux pas dire que je connais. Avant d'arriver à la connaissance de soi, il y a un long chemin à parcourir.

5) La Gnose (d'après Madeleine Scopello)

a) Les traits dominants de la tradition gnostique

Je voudrais montrer, d'après le travail de Madeleine Scopello, les traits dominants de la tradition gnostique. C'est une première approche, un premier éclairage.

- Se connaître

La première chose, c'est se connaître : qui suis-je ?

On essaie d'entrer dans l'intelligence de soi.

Le mot "gnosis" en grec veut dire connaissance.

Socrate, un des grands maîtres de cette tradition dit : "Connais-toi toi-même !"

C'est son grand conseil à tous les philosophes.

- Connaître son origine

Pour parvenir à se connaître vraiment, en fait il faut rechercher son origine.

Cette tradition est intimement persuadée que, tant qu'on est dans l'ignorance de son origine, on est dans la méconnaissance de soi. On peut tomber dans l'illusion et croire qu'enfin on sait qui on est mais cette "connaissance" serait aussi une méconnaissance.

- Le monde est un piège

Le troisième trait est très important car il est à l'opposé de la tradition d'Israël, c'est que le monde, l'univers, est un piège. Si on s'interroge : qui suis-je ?, on se demande aussi : où suis-je ? et on doit se dégager de l'univers parce que cet univers est une tromperie. On peut mieux le comprendre maintenant avec Internet : est-ce que tout ce qu'on voit ne serait pas un monde virtuel ? On voit tout mais ça n'existe pas. Donc il faut se soustraire au monde, on ne peut pas avoir confiance dans le monde. Cela a des conséquences très lourdes. Le premier piège, c'est évidemment la femme, elle est vue de façon négative. Avec Jésus considéré comme maître, on ne peut plus accepter cette interprétation, en tout cas en ce qui concerne la femme; pour le monde, peut-être...

Il faut donc voir d'où l'on vient, c'est la question de l'origine, et remonter d'où l'on vient car on est tombé. On quitte ce monde pour retourner là d'où on vient. Ainsi on parle de la chute d'Adam. Dans la bible, il n'a jamais fait de chute mais, selon les gnostiques, il est tombé en bas, alors il faut remonter. Nous sommes tributaires des gnostiques. Ainsi nous pensons que Jésus est remonté au ciel mais c'est gnostique. Dans l'évangile de Jean, Jésus dit à Thomas qui lui demande où est le chemin : Tu sais où je vais, tu connais le chemin, tu me connais. Thomas, comme gnostique, est persuadé que Jésus remonte d'où il vient.

Les juifs ne vont jamais au ciel, c'est nous qui retournons au ciel avec les gnostiques. C'est important d'en prendre conscience. Jésus ne peut pas dire où on va mais il peut indiquer le chemin. Dans la tradition de Jean, on essaie de vivre comme Jésus et on verra bien où ça mène. Il n'y a pas moyen de désigner le lieu mais il y a moyen de cheminer comme il chemine. Vous connaissez le chemin mais vous ne savez pas où il conduit.

- Échapper au monde

Pour se soustraire au monde, au début, c'est une petite étincelle, la petite étincelle de la gnose. On prend un peu conscience, on fait confiance à cette prise de conscience et; peu à peu, on entre dans la gnose, dans la connaissance. Alors on échappe au monde, on se retire du monde. Ce refus du monde est très proche des gnostiques car, à toutes les époques, même chez les cathares, on retrouve cette dimension qui peut aller jusqu'au refus du mariage et donc de la procréation. Ce n'est pas un petit refus, car se marier, procréer, c'est rester prisonnier de ce monde.

Dans toutes les traditions, le danger des spirituels est de quitter le monde pour trouver Dieu. C'est une tentation gnostique. Nous avons pas mal de points communs avec eux. Cela peut se comprendre. Quand on fait l'expérience de quelque chose de bon, qui est d'un autre ordre, on a envie de quitter l'endroit où on se trouve au lieu de se transformer et, comme Jésus, de rester présent, même à l'état rompu.

Donc ceux qui perçoivent l'étincelle vont prendre conscience de l'origine et s'engager dans le retour à l'origine. Un gnostique a dit : "Ainsi je peux retourner peu à peu à mon origine, à moi-même, et je deviens dieu", je retourne, je deviens moi-même en rejoignant mon origine.

Dans Jean, on voit que Jésus ne peut pas parler de lui sans parler de son origine :

Je dis ce que le Père m'a enseigné (Jn 8, 28),

Je parle de ce que j'ai vu auprès du Père (Jn 8, 38),

Je suis sorti d'auprès de Père et je suis venu dans le monde (Jn 16, 28),

cela fait tilt pour les gnostiques. Il avait un rapport à son origine mais il n'a jamais été tenté d'aller au ciel car, sur ce point, il est vraiment juif.

Connaissance de soi, recherche de son origine, le monde est un piège, l'étincelle qui permet d'y échapper, tels sont les traits dominants de la tradition gnostique. Mais certains le percevront et seront des élus, tandis que les autres n'ont aucune chance. C'est une des raisons pour lesquelles la tradition apostolique a eu beaucoup plus de succès que les gnostiques : tous étaient au moins accueillis dans les églises et on ne leur demandait pas des qualités exceptionnelles, il n'y a pas de condition, il suffit d'accepter d'être là, tandis que, du côté de la gnose, il fallait montrer qu'on n'est pas comme les autres. Dans l'histoire des êtres humains, il y a des attitudes d'accueil et de grâce.

b) La caractéristique des maîtres gnostiques

“Leurs oeuvres sont le miroir de leur personnalité et chacun de ces auteurs porte avec lui l'héritage de sa culture d'origine, habillé de neuf, dans le message qu'il fait entendre”.

Madeleine Scopello donne ainsi les caractéristiques fondamentales des maîtres gnostiques auxquels elle voudrait rendre justice car ils ont été souvent écartés par les autorités officielles.

1- On a des maîtres gnostiques juifs, des maîtres de type grec, des maîtres chrétiens dans le christianisme naissant. Ils ne sont jamais hors tradition mais ils vont se heurter à la tradition d'autorité qui se met en place avec l'oeuvre de Luc. Même au sein de sa propre tradition, un maître gnostique est traité avec malveillance, si bien qu'il reste caché et il devient presque impossible d'avoir une continuité de l'oeuvre d'un maître spirituel, d'avoir des disciples.

2- Cette malveillance, dit Madeleine Scopello, est comme en sourdine, elle n'est pas directe. On va écarter le maître spirituel, on n'en tiendra pas compte, on le passe sous silence. C'est parce qu'il est dangereux, parce qu'il n'est pas tout à fait orthodoxe. Quand on n'est pas orthodoxe, on est dangereux. Il est dangereux pour l'orthodoxie de devoir faire face à des adversaires qui se prétendent de la famille. Ils n'attaquent pas la famille mais ils sont dangereux elle. Il est périlleux pour une autorité d'affronter un ennemi qui se situe à l'intérieur de ses frontières, qui n'attaque pas du dehors.

On cherche à s'en débarrasser, soit en l'ignorant, soit en le taxant d'un mot qui fera qu'il sera écarté. Jésus avait averti ses disciples : si vous devenez vous-mêmes à cause du fils de l'homme, à cause de l'avènement de l'humanité en vous, cette humanité va se heurter à des difficultés; il viendra des jours où on va vous écarter, où vous serez rejetés, où on proscriera votre nom comme infâme. Ce sera l'exclusion. Jésus a été lui-même taxé de "glouton et d'ivrogne" (Mt 11, 19). Ainsi on a écarté Marcel Légaut en disant : c'est un laïc, donc il n'y connaît rien. C'est pour cela que ces auteurs ont été taxés de gnostiques par la tradition apostolique pour les écarter. Cela se voit aussi dans la lettre à Timothée.

6) Texte de Gérard Dupuy

C'est pour ça que je vais vous lire maintenant un autre texte, tiré de "Libération", écrit par Gérard Dupuy sur le livre "La religion en miettes", de Danièle Hervieu-Léger, éd. Calmann-Lévy. Danièle Hervieu-Léger regarde, en sociologue, ce qui se passe autour d'elle. Elle ne porte pas un jugement, elle essaie de décrire ce qu'il y a. Le tout, c'est d'avoir de bons yeux car, si on a de mauvais yeux, on ne verra pas grand-chose. Je trouve qu'elle a pas mal de discernement.

Ce texte m'aide à comprendre la méfiance des disciples de Paul à l'égard des maîtres gnostiques, des petits maîtres, car le maître de la gnose, le grand, par la connaissance de soi, la recherche de son humanité, cherche à devenir soi. C'est la dimension gnostique et elle se trouve dans l'histoire des êtres humains à toutes les époques et dans toutes les traditions.

Extrait du texte de Libération (25 avril 2001)

Malgré son sous-titre "la question des sectes", ce n'est pas un livre sur, pour ou contre les sectes, mais un diagnostic général de l'état des croyances religieuses en ce début du XXI ème siècle. Ce n'est qu'à l'intérieur d'une telle analyse du "croyable" contemporain que le phénomène sectaire peut être abordé avec sérénité et lucidité. Donnons tout de suite les conclusions de l'auteur. Elle refuse l'unanimité politico-médiatique qui

stigmatise les sectes mais reconnaît à l'Etat le droit, voire le devoir, d'intervenir dans ce domaine. Pour cela, elle souhaite une vision renouvelée de la laïcité et va jusqu'à remettre en cause la fameuse loi de 1905 portant séparation des biens des Églises et de l'État; elle propose enfin la création "d'une lutte contre la crédulité qu'il faut mener avec autant d'énergie que la lutte contre l'intolérance, sachant que l'une alimente l'autre et réciproquement".

Avant d'en arriver là, elle dresse un tableau de l'horizon religieux de notre temps. D'abord un fait massif "la pluralisation des demandes spirituelles", phénomène auquel n'échappent pas les "lignées croyantes" que représentent les Églises établies. "Beaucoup s'approvisionnent de façon éclectique aux différents stocks symboliques offerts par les grandes religions mais ils agencent eux-mêmes leur petit univers croyant sans manifester nécessairement le désir de s'inscrire personnellement dans la continuité de l'une d'entre elles". A chacun son bricolage, celui-ci faisant volontiers fi du principe de contradiction, tel trouve dans le bouddhisme un ressourcement de son identité juive, un catholique sur trois croit à la métempyscose... La nouvelle religiosité répond, à sa manière, à "la valorisation de la réalisation totale de soi-même", tout en reformulant l'ancienne attente du salut : "Si accomplissement il y a, il doit être individuel, réalisable dans ce monde-ci, accessible par des moyens rapides dont on peut vérifier expérimentalement l'efficacité". D'où l'importance attachée à la guérison dans la démarche néoreligieuse, "la maladie psychique et même physique étant couramment vécue comme un échec personnel".

Cette spiritualité terre à terre ne s'encombre pas de prévention en matière financière : les candidats à une religion efficace et rapide trouvent normal de payer ce service, comme n'importe quel autre auquel ils peuvent recourir par ailleurs. De là de fréquents abus qu'il ne faut pas mésinterpréter : les escrocs et les

indélicats exploitent le potentiel qui s'offre à eux sous la forme d'une attitude préalablement consumériste de la démarche néocroyante. Ainsi la comparaison, faite depuis longtemps, de l'offre spirituelle avec un marché, est de moins en moins métaphorique. L'usure des églises établies, ainsi que l'abondance d'une offre concurrente nouvelle, voilà qui s'apparente bel et bien à l'état d'un marché dérégulé.

Cet éclatement ne signifie pourtant pas nécessairement une diversité accrue, au contraire : "Plus le croire s'individualise, plus il s'homogénéise, le jeu de la différenciation marginale" a pour pendant la "standardisation des produits spirituels comme procédé de production". D'une manière générale, l'affaiblissement des dogmes et de leur autorité sur les croyants s'accompagne d'un simplisme théologique qui réduit les choses à croire à peu de chose au profit de l'exaltation du feeling croyant.

Ces faits scabreux ne doivent pas masquer le paysage dans lequel ils s'inscrivent. Si elle refuse de voir un mouvement totalitaire derrière chaque groupe religieux, Danièle Hervieu-Léger n'en défend pas moins "la mission régulatrice de la puissance publique : d'un côté, les individus revendiquent en force des libertés de croyance et de religion"; d'un autre côté, ils réclament que l'État protège la sécurité de la consommation spirituelle.

Commentaire

La pluralisation des demandes spirituelles vient du fait qu'il n'y a plus de doctrine unique. Danièle Hervieu-Léger ne fait pas une accusation, c'est une constatation. Or vous n'auriez pas pu dire ça, il y a cent ans, en France. Quelque chose a changé on est dans un autre monde. Aujourd'hui, se défaire d'une autorité n'est pas du tout la même chose que pour ceux qui ont essayé de le faire, il y a 60 ou 70 ans.

C'est intéressant de le constater car, si on avait pu garder Thomas, nous n'aurions pas eu la tradition d'autorité, telle que nous l'avons eue et qui a tenu à distance des témoins de Jésus. Mais au lieu de dire que Thomas est l'évangile des évangiles, je préfère reprendre la formule de

Chouraqui quand il traduit “toutes les paroles de Dieu sont vraies”, par “ensemble, les paroles de Dieu sont vraies”.

Ensemble, les évangiles sont vrais, il faut écouter l'ensemble des témoignages, sans exclure, sans faire taire quelqu'un, ce qui ne veut pas dire que tous se valent. C'est la raison pour laquelle j'ai essayé d'intégrer le témoignage de Thomas car il permet de mieux comprendre les autres.

II - JÉSUS LE VIVANT

Je vais vous lire trois textes qui dégagent le regard jeté sur Jésus par trois traditions.

Le premier relève de la tradition apostolique, celle qui a réussi historiquement pendant des siècles mais qui connaît maintenant un moment difficile. Le deuxième vient de la tradition de Jean qui était en contact avec celle de Thomas. Enfin on lira le prologue de l'évangile de Thomas lui-même.

1) Jésus le ressuscité

a) La tradition apostolique

*"Il faut donc que de ces hommes qui nous ont accompagnés tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu au milieu de nous en commençant au baptême de Jean jusqu'au jour où il nous a été enlevé, il y en ait un qui devienne avec nous **témoïn de sa résurrection**" (Aa 1, 21-22).*

Luc est l'auteur des actes et de l'évangile de Luc mais nous lisons l'évangile en fonction des actes et non les actes à partir de l'évangile. Je crois qu'il y a moyen aujourd'hui d'en prendre conscience. Cela permet de mieux apprécier la richesse spirituelle de la tradition apostolique.

C'est le début des actes, au moment de la constitution du collège apostolique. Judas n'est plus là, il faut le remplacer, en trouver un douzième, pour refaire “douze” mais surtout pour créer les “apôtres”. Le livre des actes a été écrit 60 ans après l'élimination de Jésus mais il se présente comme s'il racontait simplement ce qui s'est passé après.

1- “il faut que de ces hommes”

Le mot grec n'est pas □□□□□□□□ l'être humain mais □□□□□ le mâle. Il aurait pu dire “parmi les hommes et les femmes...”. Cela n'a

l'air de rien, c'est intentionnel, il n'y a que les hommes mâles qui peuvent être témoins de Jésus.

2- *“tout le temps que le Seigneur Jésus...”*

Il ne dit pas non plus tout le temps que Jésus a vécu au milieu de nous mais tout le temps que le Seigneur Jésus. Or Jésus n'était pas considéré comme "Seigneur" quand il vivait parmi les siens. Ce n'est donc pas du tout le texte initial, c'est un point de vue postérieur, un regard jeté en arrière par des gens, des hommes, qui désormais se considèrent comme les témoins du Seigneur.

3- *“depuis le baptême de Jean”*

Tout le monde le reconnaît, la première rencontre se passe dans la communauté de Jean-Baptiste. C'est un fait historique.

4- *“jusqu'au jour où il a été enlevé”*

Donc Jésus a été enlevé du milieu d'eux et il a été enlevé pour être mis auprès de Dieu. On trouve cela au début des actes, “ce Jésus enlevé d'auprès de vous jusqu'au ciel” (1, 11), mais on ne trouve aucune allusion à cela, ni chez Marc, ni chez Matthieu, ni chez Jean, ni chez personne. C'est propre à la tradition apostolique de Luc.

Nous disons plutôt que Jésus est monté aux cieux, pour nous, c'est l'ascension. Mais personne ne parle de l'enlèvement de Jésus si ce n'est ici. C'est parce que ce sont des disciples non juifs qui écrivent et, justement parce qu'ils ne sont pas juifs, ils peuvent admettre que le Jésus attendu ne viendra pas, qu'il n'y aura pas d'avènement de Jésus. Donc Jésus a été enlevé et c'est depuis lors qu'il est au ciel.

b) La résurrection chez Paul

“Dieu qui a ressuscité le Seigneur, nous ressuscitera aussi par sa puissance”

(1 Co 6, 14).

Paul, en tant que juif, pense que l'expérience d'un Jésus mort mais présent, c'est la résurrection qui commence. La résurrection est une attente juive. Pour Paul, elle commence avec Jésus. Grâce à Jésus, Paul est déjà passé de la mort à la vie, il est lui aussi déjà ressuscité. Un renouveau de vie commence, perçu par l'attente juive. Les premiers disciples, avec Paul, ont vécu de l'attente du retour de Jésus pendant une ou deux générations.

c) Jésus, l'enlevé

“Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous ainsi à regarder le ciel ? Jésus est enlevé d’auprès de vous vers le ciel” (Aa 1, 11).

Ensuite ils constatent que cette résurrection universelle correspondant à celle de Jésus ne vient pas. C'est pour cela que la tradition apostolique, née au moment difficile de cette prise de conscience, décide de ne plus continuer à attendre puisqu'il ne vient pas.

Les actes commencent avec les Galiléens qui attendent, qui attendent, qui regardent le ciel. Deux hommes habillé de blanc viennent leur dire, on n'attend plus Jésus, ça ne sert à rien. Pour Luc, l'essentiel était de ne pas perdre son énergie dans une attente mais de vivre de l'esprit qui animait Jésus. On peut renoncer à l'attente de Jésus pourvu qu'on puisse bénéficier de l'esprit dont il vivait. A l'attente se substitue l'Ascension et Jésus, désormais auprès de Dieu, fait descendre son esprit, c'est la Pentecôte.

Je voulais souligner cela parce que c'est une expérience qui a pris, à mon avis, 20 à 30 ans. Ce ne sont pas des choses qu'on écrit en 48 heures. Il faut prendre conscience de l'expérience formidable que ça a été, même si aujourd'hui cette formulation nous convient moins. On a deux choses différentes : essayer de rejoindre un vécu, voir que ce vécu est toujours difficile, courageux, et puis tenter de dire l'indicible et continuer à vivre. S'il n'y avait pas eu la tradition apostolique, je crois que Jésus serait passé dans l'oubli. Donc ce n'est quand même pas rien, même si on n'a plus besoin de sa couronne, du siège à la droite du Père. On peut laisser tomber ces images puisqu'on l'a encore, lui. On peut jeter la belle boîte qui contenait la praline, on n'en a plus besoin mais on peut apprécier, goûter le contenu.

Cette tradition apostolique, en ce sens-là, est vraiment finie. C'est la fin du christianisme, la fin des témoins de la résurrection du Seigneur assis à la droite du Père. Elle a fait l'histoire, elle a permis de se souvenir de Jésus, de raconter des scènes de la vie de Jésus, de recueillir les évangiles mais son armature devient difficile pour nous, on ne peut plus y adhérer. Les traditions de Jean et de Thomas ne reprennent pas la tradition apostolique, elles sont différentes.

2) Jésus la vie (tradition de Jean)

"Jésus a encore fait en présence de ses disciples bien d'autres signes qui ne sont pas relatés dans ce livre-ci. Toutefois ces signes ont été relatés dans ce livre afin que vous croyez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu et que, ayant cru, vous ayez vie en son nom" (Jn 20, 30-31). C'est la finale de l'évangile de Jean.

1- *"Jésus a encore fait en présence de ses disciples bien d'autres signes"*

Jean parle simplement de Jésus, il ne dit pas le Seigneur Jésus, et il insiste sur la présence des disciples. Dans le contexte de Jean, on ne peut pas dissocier la valeur spirituelle de Jésus de ses mains, de ses yeux, de ses bras, de sa précarité. C'est Jésus en précarité, c'est l'être humain dans sa petitesse, dans sa fragilité, c'est là que tout se passe. Donc la vie spirituelle se passe entre êtres humains qui vivent en précarité, avec leurs souffrances, leurs faiblesses.

Jean est un spirituel converti à cela à 100 % à cause de ce Jésus qu'ils ont vu dans la rue, avec eux, un être humain qui révèle les êtres humains, malgré leur petitesse et leur faiblesse, à leur mystère. Il n'y a plus de dissociation entre l'être humain en précarité et l'être humain dans sa valeur spirituelle. C'est le grand témoignage de Jean.

2- *"Il a fait beaucoup d'autres signes qui ne sont pas écrits dans ce livre"*

Le témoignage de Jean n'est pas le seul, il y en d'autres. C'est un autre point de vue que celui de l'autorité qui demande qu'on soit attentif à son enseignement, "assidu à l'enseignement des apôtres" (Aa 2, 42).

3- Toutefois, si nous avons écrit ce que nous avons écrit, c'est *"pour que vous croyez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu et que, en croyant, vous ayez vie en son nom"*.

On peut en faire une lecture traditionnelle ou avec l'esprit de Jean.

a) "pour que vous croyiez que Jésus est **le Christ, le Fils de Dieu**".

Jean a été recueilli par la tradition apostolique qui ne le comprend plus et va transmettre un Jésus d'autorité. Ce qui importe, c'est de croire que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu.

b) "pour que, en croyant, vous ayez **vie** en vous"

La tradition johannique s'adresse pour l'essentiel à des Juifs qui se sont heurtés à la difficulté de passer de la Parole de Dieu, de la Bible, à cet être humain qui les étonne, Jésus, si bien que cet être devient

premier. Pour Jean, c'est ce Jésus qui est vraiment le christ, le fils de Dieu, mais un christ différent de celui qui était attendu.

Les Juifs attendaient un christ, fils de Dieu. "Christ" veut dire pour l'essentiel celui qui parviendra à mettre les êtres humains en communion. Pour le réaliser, il faut qu'il soit vraiment "de Dieu", fils de Dieu, en relation avec son origine. Le terme de "Christ" signifie le lien de communion, la relation de Jésus avec ses disciples. Dire qu'il est "fils de Dieu" montre le lien d'attachement à son origine, la relation de Jésus à son Abba.

C'est l'expérience de Paul et de Jean avant la tradition apostolique. La rencontre de Jésus met un terme à leurs attentes, même si Jésus ne correspond pas totalement à celui qu'ils attendaient. A partir de Jésus, de celui qu'il est, ils comprennent ce que veut dire des mots comme "fils de Dieu", "christ". Jean a écrit pour dire que Jésus est celui qui sera capable de les mettre en communion, celui en présence de qui on fait l'expérience qu'il nous donne d'être nous-mêmes. C'est une expérience de foi, non un enseignement sur la nature divine de Jésus.

Mais nous avons entendu ces paroles en raison de la tradition apostolique dominante, selon les Actes, et non selon Jean. Les disciples de Paul qui sont à l'origine de la tradition apostolique n'ont pas compris Paul sur ce point capital. Trente ans après, Luc écrit au sujet de Paul et d'Apollos qui rendent témoignage à Jésus auprès de leurs frères juifs : "Paul se consacra entièrement à la parole, attestant devant les Juifs que le Messie, c'est Jésus" (Aa 18,5). Or on traduit en général que "Jésus est le Christ, le messie", c'est-à-dire un Jésus expliqué en fonction du passé, de l'écriture et des attentes du peuple juif. Pour la tradition apostolique, un Jésus, Christ et Fils de Dieu, lui donnait évidemment une autorité fantastique.

Mais c'est une incompréhension totale de Paul et de l'évangile de Jean. Jean initie à la foi du chapitre 1 à 12, et il initie à l'amour du chapitre 13 à 17. Si on est d'accord pour vivre selon Jésus, on est à table avec lui, pas à table avec le Christ, Fils de Dieu, mais avec quelqu'un qui va se lever et laver les pieds. C'est le monde à l'envers. C'est très voulu chez Jean. "Vous m'appellez maître et seigneur ? C'est bien". Ce sont les disciples qui donnent des titres à leur Maître. C'est bien... mais faites attention, vous avez déjà vu un Maître qui lave les pieds ? Donc

vous devez comprendre Maître et Seigneur à partir de celui que je suis au milieu de vous. Ce n'est pas une question d'autorité.

L'être humain qui parvient à me dire qui je suis et comment je dois être, je peux l'appeler "mon maître" car à partir de l'expérience que j'ai de lui. Si sa façon de vivre m'incite à vivre comme lui, il devient "mon seigneur", je fais comme lui. Mais ça n'a plus rien à voir avec "Maître" ou "Seigneur", avec une autorité.

La tradition de Jean relève d'un "premier disciple" qui a vécu à Jérusalem et s'appelait Jean. Quand Paul vient à Jérusalem avec Barnabé et Tite, il dit : *"Reconnaissant la grâce qui m'a été donnée, Jacques, Céphas et Jean, considérés comme des colonnes, nous donnèrent la main à moi et à Barnabé, en signe de communion"* (Ga 2,9). Ces trois colonnes sont ceux autour desquels le témoignage s'organisait. Le troisième, c'est un Jean et ce Jean était, je crois, un homme de Jérusalem car tout se passe toujours à Jérusalem dans l'évangile de Jean. C'est une tradition de disciples de Jérusalem.

Dans la tradition selon Thomas, on n'a pas de référence à la résurrection. Thomas n'a pas d'affinités particulières avec la tradition juive. Pour lui, dire que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, ça ne l'intéresse pas.

3) Jésus le vivant (tradition de Thomas)

"Voici les paroles cachées que Jésus le vivant a dites et qu'a transcrites Didyme Jude Thomas ! Et il a dit : Celui qui parvient à l'interprétation de ces paroles ne goûtera pas la mort".

C'est l'introduction ou le prologue de l'évangile de Thomas. C'est un vivant qui parle et on est invité à interpréter ce qu'il dit. On ne peut pas mettre le vivant d'un côté et nous de l'autre. C'est une parabole et, quand Jésus parle en parabole, il suppose l'unité entre lui et nous, il s'appuie sur une connivence entre lui et nous. Il n'est pas séparé de nous, il ne vient pas d'en haut, il ne s'adresse pas à ceux qui sont en bas. Pour moi, c'est indissociable, sinon, on a le grand maître d'un côté et le petit disciple de l'autre. Jésus, ça ne l'intéresse pas d'être le grand maître. Il est tellement heureux d'être lui-même et il est tellement dans la conscience intime que nous sommes appelés à partager son bonheur. Je ne sais pas si on a appelé Jésus "maître" de son vivant, "rabbi". Ce

sont des mots qui sont disponibles mais il n'avait pas de titre. Il disait : "Ne vous faites pas appeler rabbi, vous êtes tous frères" (Mt 23, 8), car les titres sont à l'origine de toutes les confusions. Il a essayé de nous mettre dans un même mystère dont on prend conscience et, dans ce partage, nous construisons le royaume, comme il l'appelait.

Le royaume, c'est là où tout le monde se trouve, où tout le monde est heureux de partager une unique réalité. Ce sont des mots, des paraboles. Il faut entrer dans l'interprétation de ces paraboles. La tradition johannique n'aime pas le mot royaume de Dieu, Jean préfère parler de la maison du Père. Quelque soit le mot que nous utilisons, essayons d'entrer dans l'intelligence de celui qui essaie de dire quelque chose. C'est le partage de la vérité qui importe et le mot est au service de ce partage. Certains peuvent avoir une conscience de ce royaume plus vive que d'autres mais s'ils se croient supérieurs pour cela... Ce sera justement le danger de la tradition de Thomas, de faire des catégories. Au-dessus, ce sont les gnostiques; un peu plus bas, sans désespérer d'être un jour au-dessus, on a les psychiques; si on est en-dessous, on n'a aucune chance de monter, on est des hyliques, des poids lourds. La tradition gnostique est une tradition d'élus et de gens qui n'ont pas de chance.

"Jésus le vivant"

Le "vivant" veut partager sa vie avec nous. Il s'adresse à nous et on essaie d'entrer dans l'intelligence de..., de comprendre. Ce sont les premières lignes de l'évangile de Thomas. Il ne reprend que des paroles mais ces paroles n'émanent pas de n'importe qui, elles sont nées d'un "vivant". Ce ne sont que quelques petits mots mais le point de vue est vraiment très riche. Il ne parle pas comme Jean parce que les disciples de Thomas sont des non juifs qui n'ont pas connu Jésus.

"des paroles transcrites par Didyme Jude Thomas"

Ces paroles sont transmises par Jude Thomas le jumeau. Ce Thomas, qui est à l'origine de la tradition, c'est l'apôtre Thomas, comme la tradition apostolique se réfère à Simon le Galiléen et la tradition de Jean à un premier disciple qui s'appelait Jean. C'est lui qui a parlé de Jésus mais ce sont ses disciples qui créent cette tradition. Ils ne racontent pas Jésus parce qu'en fait ils le connaissent surtout par les paroles qu'il a dites, par des paroles qui avaient ému ceux qui les

avaient entendues. Ils ne sont pas d'abord sensible à la présence de Jésus mais à certaines paroles car Jésus est tout entier dans ce qu'il dit. Dans l'évangile de Jean, on lui demande : "Qui es-tu ?, Jésus répond : "Pour commencer, cela même que je vous dis" (Jn 8, 25). Jésus est dans ses paroles.

La tradition de Thomas va recueillir ses paroles parce que là, ils le retrouvent bien. Jésus se dit et, en se disant, on comprend un peu qui nous sommes. Ils n'ont pas Jésus "christ, fils de Dieu" mais Jésus "le vivant". Pour eux, cette affirmation est forte. Ils sont en présence d'un vivant, ce sont des paroles dites par un vivant.

Ce sont des paroles de vie qui s'adressent à chacun qui est appelé à vivre mais ce sont des paroles cachées. Je ne crois pas que le premier sens soit la volonté d'être une tradition ésotérique. Sans doute, beaucoup des ces maîtres gnostiques devaient être prudents dans leur témoignage car ils étaient non admis. Du fait que l'autorité apostolique naissante avait des difficultés avec certains maîtres, ces traditions ont aussi dû se transmettre de façon un peu cachée mais ça, c'est tout à fait second. Leur volonté n'est pas de transmettre des choses cachées parce qu'elles appartiendraient à une tradition sectaire mais de mettre en garde car, tant qu'on n'est pas éveillé à soi-même, la parole du vivant reste cachée. C'est pourquoi chacun est invité à devenir l'interprète de ces paroles.

"Qui parviendra à l'interprétation de ces paroles"

Quand un vivant parle, nous sommes invités à interpréter ses paroles. C'est à l'opposé de la tradition apostolique qui demande qu'on écoute assidûment. Un dogme n'est pas une parole cachée, c'est clair et net. Si on parvient à interpréter la parole qui vient du vivant, elle ne sera plus cachée. On commence à comprendre, à être ému, mais ce n'est qu'un début de compréhension, un début d'interprétation. Jean dit que Jésus est "la lumière du monde" (Jn 8, 12) car, grâce à cette lumière qu'il est pour lui, il découvre en lui une lumière de vie. Au fur et à mesure qu'on comprend mieux, on constate qu'on vit comme vit le vivant. Si on ne comprend pas, c'est qu'on n'est pas encore assez vivant. Dans la tradition de Thomas, il y a vraiment une égalité entre le maître et le disciple. Le maître est quelqu'un qui vit et qui ne souhaite qu'une chose, que tout le monde vive. Jésus ne peut être séparé des

siens : "Père, je veux que là où je suis, ceux que tu m'as donnés soient eux aussi avec moi" (Jn 17, 24). Il était heureux quand ses "nourrissons", le mot qu'il employait pour tout être au commencement de lui-même, le comprenaient alors que ça échappe aux sages et aux savants (Mt 11, 25). Il était sûr que nous avons des oreilles pour entendre mais certains seront peut-être capables d'entendre tout de suite et d'autres se trouvent dans un état qui les empêche d'entendre pour le moment.

Jésus parlait surtout en paraboles car ce qu'il dit est indicible et ne peut être que suggéré. Jésus s'appuie sur ses interlocuteurs pour qu'ils interprètent ce qu'il ne parvient pas à dire. A cet homme malade depuis 38 ans, il ne dit pas : Je vais te guérir. Il voit sa volonté de guérir et il lui dit : "Veux-tu guérir ? (Jn 5, 6), il le rejoint dans sa volonté de vivre et il l'éveille par sa présence. Parce qu'il a atteint sa plénitude de vie, Jésus est une source d'espérance, une promesse de vie, il est le vivant. La mort même ne peut avoir prise sur cette puissance de vie.

"ne goûtera pas la mort"

Donc c'est une parole cachée qu'on peut interpréter. Si on arrive à l'interprétation, on ne goûtera plus la mort, puisqu'on passe à la vie, ils entendent un maître, un vivant. Pour Thomas, ce qui importe, ce sont les paroles que Jésus a dites, ce qui ne veut pas dire qu'il est insensible à la présence mais cela explique la raison de l'absence de récits. Le risque de s'en tenir aux paroles, au niveau de la vie spirituelle seule, c'est que la doctrine devienne première par rapport à l'être humain.

La tradition de Thomas, dans ce qu'elle a vraiment de plus fin, n'est pas étrangère à la tradition de Jean. Ils sont très proches. Mais s'il est impossible d'évacuer Jésus dans la tradition johannique, c'est possible du côté de Thomas. Jean va insister autant sur la présence que sur la parole car son évangile a comme référence le "premier disciple" dont la vie a été bouleversée par la rencontre de Jésus. Jean et les siens ne vont jamais prendre distance par rapport à Jésus, d'où les récits concernant Jésus et pas seulement écoute de ses paroles. Dans la finale que je vous ai lue, il le dit : "Je vous ai écrit cela pour que vous croyez que Jésus est le christ, fils de Dieu et donc que vous ayez vie en son nom".

Le nom de Jésus, c'est celui qu'il est; le nom de chacun d'entre nous, c'est celui que je suis. Jésus est ce berger qui appelle chaque brebis par son nom. A ce moment-là, elle quitte le bercail et suit ce maître. Le bercail, c'est la tradition à laquelle on appartient, qui nous protège tant que nous ne sommes pas suffisamment développés pour devenir nous-mêmes. On a besoin de protection et les religions ont ce rôle, préserver, protéger, mettre à l'abri de tout ce qui est nuisible et ainsi permettre de s'éveiller à soi. Mais dès qu'on est éveillé à soi, on quitte le bercail. Dans la tradition de Gautama, le Bouddha dit que personne n'est prisonnier de sa caste. Tout le monde est dans une caste, c'est sûr, mais on n'est pas prisonnier de sa caste. Jésus a quitté le bercail de sa tradition. On la quitte quand on devient soi parce qu'à ce moment-là il n'y a plus de référence extérieure.

Donc la tradition de Thomas est la tradition du vivant, la tradition de la vie. En ce sens-là, il renvoie chacun à lui-même et on comprend que ces communautés, dans un premier temps, ne soient pas organisées, ce sont des gens qui partagent entre eux. Cette absence d'organisation fera aussi que tout le monde devient un peu la proie de tout le monde. Donc je pense qu'une tradition sans autorité, sans maîtres, n'existe pas mais il faut que cette autorité se rende compte que ce que l'on vit est une vie partagée et qu'il n'y a pas de raison de vouloir l'emporter l'un sur l'autre. Pour Jésus, il n'y a pas de plus grand. Pour répondre à la question "qui est le plus grand ?", il appelle les siens autour de lui, il prend un tout petit, il l'embrasse et dit : si vous êtes capables d'accueillir, de reconnaître le mystère de ce tout petit, vous saurez ce qu'est le plus grand. Si on peut, grâce à l'éveil que Jésus donne, voir l'unicité de chacun et donc le reconnaître, l'accueillir et l'embrasser, à ce moment-là, on accueille Jésus, c'est-à-dire on comprend enfin ce dont il vit. Jésus est cet accueil, ce respect souverain, cette émotion lorsqu'il est en présence d'un être humain.

4) Le rejet de la tradition gnostique (Aa 8, 4 à 25)

Luc connaissait ces traditions de maîtres spirituels qui ne relèvent pas de la tradition juive. Il les connaît, il a pris contact avec des disciples de tradition gnostique mais il est dans une tradition d'autorité naissante et va détourner les disciples de Jésus de ces maîtres qu'il

estime dangereux. Pour se faire, il faudra qu'il les taxe car, s'ils sont taxés, on va s'éloigner d'eux. C'est ce qu'on constate dans les Actes.

Jésus avait mis tout le monde sur le même plan, femmes et hommes. L'interlocutrice qui a le mieux compris Jésus, c'est la Samaritaine. Jean a compris que ce serait tout à fait contraire à l'esprit de Jésus de soumettre les femmes aux hommes. Quand un être est éveillé à lui-même, qu'il devient lui, à ce moment-là, il a une relation personnelle à son Dieu et n'appartient plus à une religion. Chacun accède à lui-même en esprit et en vérité. Le Père ne cherche pas des religions, il cherche des êtres.

Dans les actes, les apôtres sont devenus une classe au-dessus des disciples.

Plan des Actes des apôtres

1- l'ascension du Seigneur et la constitution du collège apostolique (chap. 1)

Il faut reconstituer "les douze" qui deviennent témoins de la résurrection du Seigneur.

La résurrection met Jésus au-dessus de tous.

2- l'enseignement de ces apôtres (chap. 2 et 3)

a) chapitre 2 : "Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous, vous avez crucifié".

La tradition apostolique s'adresse à la maison d'Israël. Quelques jours après l'élimination de Jésus, Simon, le pêcheur de Galilée, ne pouvait pas s'adresser à la maison d'Israël pour lui reprocher d'avoir éliminé Jésus. Cet enseignement se passe 60 ans plus tard. C'est un discours agressif qui n'est possible que pour un non juif.

b) chapitre 3 : "C'est dans l'ignorance que vous avez agi..."

Convertissez-vous et revenez à Dieu afin que vos péchés soient effacés".

Ce Seigneur est bon, il guérit, il sauve, il accorde sa grâce. Donc vous n'avez pas à vous inquiéter. Reconnaître une autorité qui lave tout blanc alors qu'on est parfois tout à fait découragé de soi-même, cela fait du bien, ça calme un peu nos angoisses.

3- cette autorité nouvelle est confrontée à l'autorité existante (chap. 4 et 5)

"Nous ne pouvons taire ce que nous avons vu et entendu".

L'autorité existante demande à Pierre d'obéir. Pierre répond : je n'obéis pas à l'autorité, j'obéis à Dieu et c'est moi qui parle au nom de Dieu. Après cela (chap. 5), cette nouvelle autorité doit se faire accepter par les adhérents à cette nouvelle autorité. C'est le récit d'Ananie et Saphire et alors "une grande crainte s'empara de l'église".

4- l'institution des diacres (chap. 6 et 7)

Les apôtres détiennent la parole et ils ont des diacres pour les aider. Il y aura un diacre pour les juifs, Etienne, qui défend la nouvelle religion par rapport à la religion établie. Pour les non juifs, on a un deuxième diacre, Philippe qui s'adresse à des non juifs qui se réfèrent à la tradition juive. Philippe baptise un eunuque éthiopien venu en pèlerinage à Jérusalem à qui il explique, à partir de la bible, qui est Jésus.

5- Simon le magicien de Samarie (8, 9 à 24)

Ce récit fait allusion à des gens qui ne relèvent pas de la tradition juive, c'est la tradition de Thomas. Luc fait le portrait d'un petit maître, comme il y en avait dans la tradition gnostique, afin qu'on s'écarte de cette tradition qui ne se réfère pas à la bible.

A Samarie, il y avait un homme appelé Simon qui exerçait la magie et qui jetait le peuple dans l'émerveillement. "Il prétendait être d'important et tous s'attachaient à lui du plus petit au plus grand". C'est une description très négative.

Simon propose de l'argent. La tradition apostolique sera toujours négative à l'égard de toute tradition spirituelle qui ne voudra pas se soumettre à sa propre tradition d'autorité naissante. Ce texte le montre très clairement.

III - L'ESSENTIEL (1 à 5)

Je vais reprendre les cinq premières paroles. Elles sont reliées entre elles car à la sixième, ce sont des disciples qui l'interrogent, on a un petit signal pour montrer que ces cinq paroles forment une unité. Un maître a reçu l'héritage de Thomas sur Jésus et il voit, suite à sa rencontre avec Jésus, où se trouve l'essentiel pour lui.

1) La quête de soi (parole 1)

“Que celui qui cherche ne cesse point de chercher jusqu'à ce qu'il trouve. Lorsqu'il trouvera, il sera ému et lorsqu'il sera ému, il admirera et régnera sur l'univers”

Il est assez normal que la première parole concerne la connaissance de soi. Je pense que cette parole a été formulée par le maître de cette tradition mais il utilise des paroles venant de Jésus : *“Cherchez et vous trouverez”* (Mt 7, 7), qui cherche trouve, qui demande reçoit, qui frappe à la porte, on lui ouvre. Il ne les reprend pas littéralement mais celle qui lui semble décisive : *“Que celui qui cherche ne cesse point de chercher”*, si on cherche, c'est qu'on a déjà commencé à trouver, *“qui cherche trouve”*. La recherche est l'indice qu'on va trouver. C'est dans ce sens que Jésus parle. Il sait d'expérience. Il est très sensible aux commencements, aux petits commencements, à la semence naissante.

On peut dire que Jésus et Gautama sont arrivés, au bout de leurs recherches, à une découverte d'eux-mêmes. C'est un encouragement pour nous. Jésus, à douze ans, est *“à l'annonce de lui-même”*, selon l'expression de Marcel Légaut, c'est déjà lui mais pas encore lui. A ce moment-là, il a entrevu son abba. Il sait que la seule chose qu'il a à faire, c'est de rester dans cette réalité où il se découvre et où il se reçoit de son abba. Son émotion viendra à l'âge de 30 ans quand les cieux vont se déchirer.

“Lorsqu'il trouvera, il sera ému”.

Jésus fait part de son émotion lorsque les cieux se sont déchirés. Cette expérience le bouleverse. Il se découvre comme l'objet de la bienveillance de son abba. Son origine se réjouit de son existence : *Toi, tu es mon enfant, en toi je me plais.* C'est la découverte de la bienveillance totale, celui qui est à son origine se réjouit de son existence.

A la suite de cette expérience, Jésus cesse d'être le disciple de Jean-Baptiste qui voulait que tout le monde devienne *“juste”*. Les disciples de Jean sont étonnés par son attitude. Jésus les renvoie en leur disant : *“Racontez à Jean ce que vous voyez”*. Ils aperçoivent un boiteux qui marche mieux, un mal-voyant qui voit mieux..., donc ça va mieux. On est encore dans la souffrance mais ça va mieux. Il y a encore beaucoup d'handicaps mais ça va mieux. Dites-le à Jean et dites-lui : *“Heureux*

s'il n'est pas scandalisé à mon sujet". Jésus ne peut plus être disciple de Jean, il est l'enfant de la bienveillance, il n'y a plus de jugement chez lui. Matthieu qui est un scribe ne pourra pas l'admettre et va refaire de Jésus un juge. C'était inavalable pour un scribe comme pour Jean-Baptiste.

On retrouve cette émotion lorsque Jésus essayait de dire que nous sommes tous, les enfants de la bienveillance. Il connaît alors une joie extraordinaire : Ta bienveillance, tu l'as tenue loin des yeux des sages et des savants mais tu l'as dévoilée aux nourrissons. Il constate que lorsqu'il en parle, les petits comprennent. C'est la même expérience et il est plein de reconnaissance vis-à-vis de son abba. Ce qu'il vivait d'abord seul, il peut le partager. Alors son bonheur est total.

"Lorsqu'il sera ému, il admirera et il régnera sur l'univers"

L'émotion, c'est la découverte de soi. Jésus est bouleversé, il devient lui-même à cent pour cent. Devenir soi ne semble pas possible. Alors l'admiration porte sur l'origine et on règne sur l'univers. L'univers n'est pas nié mais il n'est plus la source, on n'est plus dans la dépendance par rapport à cet univers. L'univers est maintenu, c'est très important. Donc devenir soi dans l'émotion, admiration quant à l'origine et non-dépendance quant à l'environnement, cet univers qui nous permet d'être en présence de celui qui se réjouit de notre existence.

Cette première parole est vraiment, à mon avis, d'un disciple de Jésus. Il a pu l'écrire avec des paroles de Jésus, avec des informations sur Jésus mais, pour lui, c'est ce qui est le plus important. Elle est proche des premiers mots dits par Jésus dans l'évangile de Jean. Des gens, dont le premier disciple, se rendent auprès de Jean-Baptiste parce qu'ils sont en recherche et, c'est l'imprévu, ils rencontrent Jésus. Alors Jésus se retourne et dit : "Qu'est-ce que vous cherchez ? quelle est votre quête ?". C'est le premier mot de Jésus, le même mot : chercher. Ne cesse pas de chercher. Nous sommes plus dans la recherche que dans la connaissance et le premier signe de la connaissance, c'est la quête car si on prétend savoir, on est dans l'ignorance.

2) L'accès au réel (parole 2) (voir aussi 117)

“Si ceux qui vous entraînent vous disent : voici le royaume est dans le ciel, alors les oiseaux du ciel y seront avant vous. S'ils vous disent : il est dans la mer, alors les poissons y seront avant vous. Mais le royaume est au-dedans de vous et il est au-dehors de vous”

La première parole s'adresse à chacun d'entre nous qui est en recherche de lui-même. La deuxième est tout de suite une mise en garde : si ceux qui vous entraînent. Dès qu'un être est en recherche de lui-même, il va essayer de trouver quelqu'un ou un livre qui peut l'aider dans sa recherche. C'est tout à fait normal, la recherche suppose une certaine ouverture. Mais, avec raison, Thomas met en garde parce qu'il y a des gens qui sont ravis quand ils peuvent en entraîner d'autres. Quand on cherche et qu'on trouve quelqu'un qui nous éveille à nous-même, il est bon de rester en sa présence, mais, s'il nous entraîne..., au moins gardons les yeux ouverts.

“Voici le royaume”

Dans la tradition de Thomas, on parle du royaume. Dans la tradition apostolique, on sait même que le royaume de Dieu, c'est l'église. Pour les Juifs, le royaume est l'avènement de l'ultime. Ils avaient commencé une histoire mais leur histoire a été menacée de mort par la dispersion, l'exil. Puis il y a eu le retour d'exil. Malgré ce retour, ce n'est pas mieux qu'avant et les prophètes les invitent à ne pas désespérer : le royaume se fera grâce à l'observation de la loi et il n'y a pas que la loi, quelqu'un va venir, qui va être la source d'une communion et permettre de vivre ensemble mieux que sous la loi. Ce sera l'avènement du royaume de Dieu.

Selon Jésus, on ne peut pas localiser le royaume, on ne peut pas dire que le royaume est ici ou là. Des rabbins demandent à Jésus : *“Quand le royaume va venir ? Jésus dit : Il ne vient pas le royaume, il ne se laisse pas observer. On ne pourra pas dire : il est ici ou il est là. Non, le royaume est au-dedans de vous”* (Lc 17, 20-21).

On ne peut pas l'observer, c'est dire qu'il n'y a pas signes extérieurs. A cette époque, on cherchait le sens de l'histoire dans les étoiles. C'est ainsi que la naissance de Jésus a été annoncée par une étoile. Pour Jésus, le royaume est au-dedans de nous. Dans le contexte, il y a aussi de l'humour. Jésus en avait beaucoup pour dire à Nicodème : il faut renaître, il faut entrer une deuxième fois dans le sein de sa mère. Pour

dire l'essentiel, nous n'avons que des mots du quotidien. C'est pour cela que les gens simples comprennent souvent mieux.

“Le royaume est au dedans de vous et il est au dehors de vous”

Dans Thomas, “au dehors de vous” est une addition du maître gnostique.

Ce dedans peut être un piège, la tentation de vivre dans l'intime sans véritable intériorité. La tentation de toute mystique est de favoriser le dedans et d'oublier que le dehors existe. Jésus était juif. Pour un juif, “au-dedans de vous”, c'est toujours : quand nous vivons ensemble. Pour les juifs, le spirituel n'est pas au ciel, il est toujours entre nous. C'est pour cela que la parole de Dieu n'est jamais seulement une loi, c'est une façon d'être ensemble. C'est ça, la loi juive dans son sens profond, fort. Justement, Jésus, comme les spirituels juifs, ne sera pas d'accord quand cette façon d'être ensemble, exprimée par la loi, devient un règlement (Mc 2, 27). On ne peut pas imaginer Dieu quelque part, on ne peut le rencontrer qu'ici, entre nous. Cette façon d'être entre nous lui permet de nous être présent. C'est le sens positif du mot “loi”. “Le royaume est au-dedans de vous”, dans la tradition juive, implique le relationnel. Mais on peut être entre nous, les uns avec les autres, et ne pas être présent les uns aux autres. Cette présence de l'un à l'autre ne s'observe pas, il n'y a pas moyen de l'observer, il n'y a pas moyen de dire qu'un tel est vraiment présent à l'autre. Cela ne relève pas de l'observation, on l'éprouve au-dedans. On peut l'expérimenter mais on ne peut pas mettre le doigt dessus. Mais quand cela arrive, dit Jésus, quand on est dans un partage sur l'essentiel, c'est l'avènement du royaume de Dieu. Jésus n'attend pas la venue du royaume, il n'attend pas une intervention de Dieu dans l'histoire pour montrer qu'il est le plus fort mais il propose que chacun adopte l'attitude qui lui permette d'y accéder. Accéder à ce partage, c'est devenir soi. Quand on devient soi, qu'on est comme un enfant, on accède au royaume. Les paroles de Jésus sont très nettes. C'est au-dedans de nous, chacun est appelé à y accéder, c'est renaître.

Une prêtresse bouddhiste japonaise écrit dans un livre intitulé “Zen seeds” car la tradition zen est une petite semence qu'il faut laisser pousser :

“Ce que nous nommons paradis ou bonheur, ce que nous appelons cheminement ou illumination, cela ne peut pas être cherché en dehors de nous, cela sera trouvé uniquement lorsqu'on aura pris conscience que cela, dans l'intime, nous en sommes dotés au dedans de nous”.

C'est inné et nous en sommes dotés, c'est comme un don qui nous est fait.

Pour Jésus, *“le royaume est comme la semence qu'un homme a jetée sur la terre. Qu'il dorme ou soit éveillé, de jour et de nuit, la semence germe et grandit et lui ne sait pas comment”* (Mc 4, 26-27), c'est semé, vous êtes déjà donnés à vous-mêmes, vous existez déjà, ça a commencé et vous n'êtes pas à l'origine de vous-mêmes.

Nous pouvons seulement nous aider les uns les autres à accéder à nous-mêmes, devenir les enfants de la communion qui nous attend, dont on vit déjà un petit peu et dont parfois on a la conviction intime qu'elle est possible. Mais on n'a pas les mots pour le dire, on ne peut pas mettre le doigt dessus.

“Si le royaume est dans le ciel, les oiseaux y sont avant vous”

Le royaume est dans le ciel, dans la mer. Nous n'avons plus les mêmes représentations. La terre était pour eux un plateau qui flotte sur la mer, au-dessus le ciel inaccessible et, en dessous, la mer inaccessible. Le royaume ne relève ni du ciel ni de la mer, il relève de plus loin que le ciel, c'est l'origine, et de plus profond que la mer, c'est notre profondeur, notre grandeur. Ce sont deux réalités qui nous échappent totalement. C'est ce qui est sous-entendu mais que nous n'entendons plus. On ne peut pas localiser le ciel et la mer mais la transcendance que Jésus appelait son abba et la profondeur qu'il était lui-même dans l'intime, c'est ça le royaume. Il faut qu'on puisse accéder à sa profondeur dans la reconnaissance de son origine.

Maître Ramallah parle aussi du ciel où il y a un oiseau qui peut monter jusqu'en haut; en dessous; il y a un sanglier qui peut aller jusqu'en bas. L'être humain est à la fois cet oiseau qui parvient à remonter jusqu'à l'origine et cet être qui se creuse en profondeur. Mais aucun oiseau, aucun sanglier n'y est parvenu. Aucun être humain ne peut accéder à sa transcendance et à sa profondeur, c'est d'abord un impossible. Une fois faite cette expérience de l'impossible, on peut aussi faire l'expérience que ça nous est donné. On ne peut pas faire

l'expérience du don sans l'expérience de l'impossible. Les images se rejoignent dans toutes les traditions. Ces images nous échappent un peu, tandis que, pour eux, c'était très important.

Dans la tradition de Thomas, ceux qui nous entraînent, ce sont ceux qui nous disent où est le royaume. Or la tradition apostolique va justement essayer de le situer.

3) La pleine conscience (parole 3)

“Lorsque vous vous connaîtrez, alors on vous connaîtra et vous saurez que c'est vous les fils du Père qui est vivant. Mais si vous ne vous connaissez point, alors vous serez dans un dénuement et c'est vous le dénuement”

La première parole parlait de la recherche et la troisième parle de l'aboutissement de la recherche, de la connaissance. C'est pour cela que je l'appelle “la pleine conscience”. C'est une expression de la tradition bouddhiste, on est un peu conscient et, à certains moments, on peut aboutir à une pleine conscience.

“Lorsque vous vous connaîtrez”

Se connaître est très important dans la tradition gnostique. On ne prétend pas avoir la connaissance, on est sur la voie de la connaissance. C'est très différent de l'attitude d'une autorité qui impose une Vérité. Quelles que soient les traditions, il y a toujours des gens qui prétendent savoir. La tradition gnostique se tient à distance de tous ces savoirs qui sont des “méconnaissances”. Il faut prendre conscience de soi en vérité, il faut se connaître. Il n'y a pas de vérité extérieure.

Se connaître demande du temps, beaucoup de temps, et on sera presque toujours dans une interrogation sur soi. Au bout de ce temps, peut venir une connaissance. C'est très important car une secte naît au moment où on pense avoir la connaissance; les petits maîtres sont ceux qui ont la connaissance. Se connaître suppose donc un très long cheminement et la rencontre de vrais maîtres montre la longueur du cheminement. Lorsqu'on pense se connaître, on peut avoir des prises de conscience très fortes et aussi des rechutes.

Ce n'est pas immédiat mais il ne faut pas se désespérer, vous trouverez et *“alors on vous connaîtra et vous saurez que vous êtes les fils du père qui est vivant”*.

A ce moment-là, peu à peu, on aura cette connaissance de soi-même et on pourra dire que nous ne sommes pas seulement les fils du père par baptême, comme dans les religions. La tradition de Thomas s'y oppose. Ce n'est pas parce qu'on fait partie d'une communauté chrétienne, parce qu'on est baptisé, parce qu'on entre dans la tradition chrétienne naissante qu'on est le fils du père comme Jésus l'était. C'est simplement quand on devient soi, un tout petit peu. Alors on voit que c'est d'un autre ordre et on prend distance par rapport à une filiation qui est un peu extérieure à nous.

“Vous saurez que c'est vous les fils du père”

“Fils du père” vient évidemment de Jésus. Il parlait toujours de son abba, de celui qui le faisait vivre. Mais ils sont très sensibles aussi à ce que Jésus avait dit par ailleurs : ce n'est pas par une observance de la loi juive qu'on devient soi. Il n'est pas contre les observances mais la vie spirituelle n'est pas de l'ordre de l'observance.

Le texte ne dit pas d'aller le proclamer aux autres mais “vous saurez”.

C'est une conviction intime qu'on devient soi peu à peu, sinon on nous dit qui on est. Jésus renvoyait les gens à eux-mêmes : si vous vivez quelque chose, vivez-le, même si on ne vous comprend pas, même si on va vous envoyer devant les juges du village ou des petites villes dans un contexte juif, car votre attitude n'est pas conforme. Alors Jésus peut dire : Ne vous inquiétez pas, c'est votre conviction intime qui compte, ce qui importe, c'est que vous viviez votre vie.

Cela est conforme à Jésus. On est seul à pouvoir en faire l'expérience, personne ne peut le faire pour nous. Jésus était critique vis-à-vis de l'enseignement : *“Les scribes et les Pharisiens sont assis sur le siège de Moïse. Faites et observez ce qu'ils disent mais n'agissez pas selon ce qu'ils font car ils disent et ne font pas”* (Mt 23, 2-3).

C'est aussi par expérience qu'on peut dire de qui on est issu, ce n'est pas parce qu'on nous l'a dit. Dans notre tradition, parce que ce cheminement est difficile, on dit souvent qu'il faut faire confiance à l'église, écouter ce qu'on nous dit : *“Repentez-vous, que chacun soit baptisé au nom de Jésus Christ pour la remise des péchés et vous recevrez le don du saint esprit”* (Aa 2,38). C'est un soulagement de savoir ce qu'il faut faire pour devenir les enfants de Dieu.

Se connaître et se savoir fils vont de pair. La connaissance de soi et la reconnaissance de l'origine vont de pair. C'est tout à fait dans la ligne de Jésus : *“Je ne fais rien de moi-même et je dis ce que le Père m'a enseigné”* (Jn 8, 28).

“Fils du père qui est vivant”

Le père est un vivant, c'est un accès à la vie, “à la vie qui demeure” selon le vocabulaire de Jean et qui devient le centre de son message. Prenez les mots qui vous conviennent. Si vous n'aimez pas le mot “père”, dites : origine, ouverture à une transcendance. Ce ne sont pas les mots qui importent. Lorsqu'on devient soi, on fait l'expérience d'être fils de..., fils du père qui est vivant. Quand on devient vivant, on prend conscience d'être né du vivant.

“Si vous ne vous connaissez pas, alors vous serez dans le dénuement et c'est vous le dénuement”

Ici on met en garde : c'est tout ou rien. Si on veut tout garder en mains, on va tout perdre. L'appropriation, l'accumulation, la richesse ne mènent pas à l'essentiel. On peut avoir des biens à condition de garder les mains ouvertes :

Heureux les pauvres ou bien-heureux, vous aux mains ouvertes !

Mal-heureux, vous aux mains qui s'agrippent !

Ce n'est pas une malédiction, c'est mettre en garde : vous êtes peut-être heureux mais vous n'êtes pas “bien heureux”, vous pouvez être “mal heureux”. Un jour, comme le fils prodigue, vous le constaterez peut-être. Il vit sa vie tant que les circonstances sont favorables. Jésus ne le juge pas : il lui est donné de vivre sa vie, il peut vivre sa vie, mais il est d'abord lui, il n'est pas dispensé d'être lui-même. Un jour peut-être, dans un pays de dénuement et de sécheresse, on bute sur soi, on comprend qu'on peut être heureux mais non “bien heureux” et même qu'on est “mal heureux”. Jésus et Gautama ont le souci de soulager les êtres humains car devenir soi, accéder à soi, est trop douloureux et d'une certaine façon notre souffrance nous protège. Il faut permettre à cette souffrance de se dissiper et alors l'accès à soi devient possible.

Cette souffrance, ce dénuement, dit “le soi en creux”, il dit encore notre grandeur et notre mystère. La tentation est de trouver une solution, une issue de secours. C'est une des raisons de la nécessité des

religions. Elles disent aux hommes : tu es pécheur, tu n'es rien mais ça ne fait rien, tourne-toi vers ton Seigneur; il est grâce, il est pardon. Dans le dénuement, dans le vide, dans la négation de soi-même, il y a une présence qui va nous détourner de notre dénuement. Ce n'est pas la bonne solution car c'est chacun de nous qui doit se connaître, personne ne peut le faire à notre place.

Donc paradoxalement, devenir soi, c'est s'ouvrir à... Gautama a aussi essayé de devenir lui-même. Après des semaines, des mois, des années d'ascèse, il s'est rendu compte que, malgré sa volonté profondément humaine de devenir soi, il n'y parvenait pas. Il dit aux quelques disciples qui restaient encore avec lui : c'est impossible. Ses disciples sont déçus parce qu'ils avaient l'impression qu'au moins leur maître arriverait à devenir lui-même. Donc ils le quittent. Gautama accepte cette impossibilité de devenir lui-même et, par cette acceptation, il est rempli d'amour et de compassion.

Nous ne sommes pas à l'origine de nous-mêmes. Jésus et Gautama sont "pleins". C'est par cette plénitude que nous sommes dans le dénuement. Quelqu'un qui ne devient pas soi ne peut avoir accès à la plénitude. C'est un paradoxe : pour faire l'expérience de la plénitude, il faut passer par le petit moi. Il faut devenir soi, tout petit; un petit rien, pour faire l'expérience de la plénitude. On ne peut pas s'en passer, on ne peut pas s'en remettre à quelqu'un qui le ferait pour nous. On est dans le dénuement. C'est aussi une prise de conscience qui s'oppose au point de vue de la tradition apostolique.

4) La culbute (parole 4)

"Que le vieillard chargé de jours ne tarde pas à interroger le petit enfant de sept jours sur le lieu de la vie et il vivra et il apparaîtra que beaucoup de premiers seront derniers"

Ce sont des paroles qui sont regroupées. On pourrait séparer la première, "que le vieillard... vivra" de la seconde, "il apprendra... seul". Je vais voir le sens que ça peut avoir en les mettant ensemble.

"Le vieillard chargé de jours"

C'est le patriarche qui a vécu sa vie, qui a de l'expérience, qui a appris beaucoup de choses comme Nicodème. Ce n'est pas négatif mais il faut se demander si on est vraiment devenu soi. On peut être

compétent dans son domaine, en tant que médecin, enseignant... et on doit l'être de plus en plus, mais cela ne donne pas une supériorité sur les autres. Un moine bouddhiste invitait ses frères à quitter leur méditation pour se mêler aux gens en disant que la conscience de leur supériorité les sépare de ces gens.

Jésus avait une grande admiration pour Jean-Baptiste, il a accepté son baptême, mais il a pris distance par rapport à lui car Jean gardait son jugement sur les autres. Or le jugement vient des justes. Pour Jésus, il faut cesser d'être un juste pour devenir un tout petit qui est là, dans un abandon total, mais qui est en puissance de.... Notre mystère est quelque chose dont nous n'avons pas conscience, c'est nous et ce n'est pas que de nous. Comme l'enfant abrite le mystère de la vie, nous devons devenir conscients que nous sommes la résidence de la vie et que la vie souhaite que nous devenions nous-mêmes.

C'est donc le vieillard et le petit enfant. Dans nos traditions, le vieillard chargé de jours est ce qu'il y a de plus noble, le patriarche est la valeur suprême, celui qui est fier de sa génération, fier de sa vie, rempli de jours et de tout ce qu'il a pu faire. Ce n'est pas une critique mais c'est pour dire qu'il y a beaucoup de valeurs auxquelles on attache de l'importance et qui paradoxalement ne relèvent pas de l'essentiel. Tandis qu'un petit enfant de 7 jours ne peut rien faire valoir, il n'a rien fait il ne peut prétendre à rien du tout.

“Que le vieillard chargé de jours interroge le petit enfant sur le lieu de vie et il vivra”

C'est là qu'il faut faire la culbute. D'un côté, vous avez le vieillard chargé de jours, tout ce qu'il a fait est vraiment noble, mais l'essentiel, c'est quelque chose qui est en train de naître. On est une promesse à soi-même. Donc on peut regarder le petit enfant comme le lieu de la vie. J'aime bien cette expression “le lieu de vie”, c'est-à-dire prendre conscience que la vie prend résidence chez nous, nous devenons le lieu de la vie.

Et c'est donné, il faut prendre conscience que c'est quelque chose qui nous est donné. Au départ, la vie est donnée, ce n'est presque rien. Regardez l'enfant, interrogez-le et vous vivrez, quelque chose est donné, vous êtes promesse de vie. Le vieillard est au bout de sa vie, elle se termine, mais, pour l'essentiel, on est toujours au début de soi-même.

Parmi ceux qui se sont trouvés en présence de Jésus, certains étaient vraiment au bout de tout, n'avaient plus rien. En présence de Jésus ils rejaillissent, le passé est oublié, on est renaissance, promesse. Vous êtes le lieu de la vie.

“Beaucoup de premiers seront derniers”

Il faut un renversement, un retournement. Dans ce contexte, “beaucoup de premiers seront derniers” peut se comprendre. Il y a des gens qui ont réussi à un certain niveau, qui sont premiers dans leur domaine. Ce n'est pas mauvais mais ce n'est pas le plus important. Salomon dans toute sa gloire..., mille femmes et dix mille chevaux..., par rapport à un lis des champs, c'est extérieur à lui. Un lis est tout lui-même. Gens de peu de foi, si vous pouviez vous voir, voir la beauté intime d'un lis. Un enfant est tout entier lui-même, c'est pour cela qu'il est si beau car il est encore à l'annonce de lui-même, il peut encore être lui-même et tout entier.

Jésus ne dit pas : les premiers seront les derniers, mais “beaucoup de premiers” car il y a aussi des gens qui ont réussi et qui n'ont pas accordé la première importance à leur réussite.

Donc c'est vraiment une culbute et c'est important pour devenir soi. Celui qui attache de l'importance à ce qui n'a qu'une importance relative doit, un jour ou l'autre, en prendre conscience pour devenir lui. A ce moment-là, il ne sera plus parmi les premiers, comme il le pensait. Nicodème était un homme remarquablement intelligent. L'auteur de l'évangile voit que Nicodème sait tout mais il ne sait pas qu'il ne sait pas. Ce n'est pas facile d'admettre qu'on ne sait pas tout quand on croit tout savoir. Jésus prend la parabole du vent : tu entends, tu fais l'expérience de la vie mais d'où ça vient, où ça va, tu ne sais pas. Tu entends, tu fais l'expérience mais tu es dépassé par cette expérience.

5) La rencontre d'un maître (parole 5)

“Connais ce qui est en face de ton visage et ce qui t'est caché se révélera à toi car rien de caché ne manquera d'être révélé”

Deux traductions sont possibles : connais ce qui est en face de toi ou connais celui qui est en face de toi.

a) *“Ce qui est en face de toi”*

C'est une règle de discernement. Devenir un peu soi-même, c'est trop vaste, on ne sait pas, on éprouve des difficultés. Si on essaie de comprendre ce qui est en face de nous, si on ne détourne pas les yeux pour ne pas voir ce qui est en face de nous, ce qui nous atteint maintenant, cela nous permettra d'aller plus loin et le reste nous sera révélé. C'est une loi de la vie spirituelle.

Cette interprétation paraît valable : connais ce qui est en face de toi et ce qui est encore caché se révélera à toi. C'est la technique de toute psychothérapie.

b) *“Celui qui est en face de toi”*

Il y a une autre interprétation : la rencontre d'un maître, Jésus.

“Les disciples s'interrogent sur leur maître : Dis-nous qui tu es afin que nous croyions en toi. Il leur dit : vous scrutez l'aspect du ciel et de la terre mais celui qui est par devant vous, vous ne le connaissez pas et cette conjoncture, vous ne savez pas comment la scruter” (parole 95). On retrouve le ciel, ce qui est en haut, et la terre, ce qui est en bas.

Pour la tradition de Thomas, ce qui importe, c'est la rencontre de Jésus. Expliquer Jésus par ailleurs, comme christ ou selon le ciel et la terre, c'est ne pas être en mesure de regarder celui qui est en face. On ajoute : quand il s'agit de discerner le temps qu'il va faire, on sait interpréter les signes du ciel mais quand il s'agit de discerner ce qu'on a à vivre maintenant, on ne parvient pas à le faire. Ils refusent de magnifier Jésus, ils veulent regarder celui qui est en face d'eux et ne pas l'expliquer par ailleurs.

Dans la tradition apostolique, on a justement expliqué Jésus par ailleurs, à l'aide des psaumes, par exemple :

“Tu es mon fils, moi-même aujourd'hui, je t'ai engendré” (Ps 2)

“Le Seigneur a dit à mon Seigneur, assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis sous tes pieds” (Ps 110).

Ce sont des paroles de la bible qui annoncent Jésus, dit-on.

“Connais celui qui est en face de toi”, c'est vraiment faire la rencontre de Jésus et oublier tout ce qu'on a dit le concernant.

“Alors ce qui t'est caché se révélera à toi”

C'est tout à fait dans la tradition des premiers disciples. En présence de Jésus, leur étonnement est double. D'une part, ils reconnaissent en

Jésus un être merveilleux et, d'autre part, ils font la découverte d'eux-mêmes, de leur propre grandeur.

La Samaritaine attendait un christ qui lui dirait tout. Jésus lui dit : Je te parle à toi, oublie les christ et tout. Elle est émue de cette rencontre. Elle va trouver les gens de sa ville et leur annonce qu'elle a rencontré un homme qui l'a révélée totalement à elle-même; ne serait-ce pas le christ ? On attend celui qui nous dira tout et on rencontre quelqu'un qui dit : n'attendez plus de tout savoir. C'est très voulu dans les traditions de Jean et Thomas. Mais quand elle dit : "Le christ viendra et nous dira tout. Jésus lui répond simplement : "Je te parle, je suis celui qui te parle", que l'on traduit : "Je le suis, moi qui te parle". Ce n'est pas ce qui est dans le texte, c'est attendre un être extraordinaire qui nous dira tout. C'est normal pour un être humain, il attend toujours, il veut tout savoir, c'est humain.

La rencontre d'un maître permet cette autre merveille : caché à moi-même, je me révèle à moi-même : connais celui qui est en face de toi et toi qui es caché à toi-même se révélera à toi car rien de caché ne manquera d'être révélé. Jésus emploie toujours l'image de la semence, une toute petite semence. Il faut donner une chance à la semence que nous sommes.

"Ils deviendront un seul" (parole 4)

C'est un ajout difficile à comprendre.

C'est typiquement une parole de la doctrine gnostique.

"Un seul", unifié et solitaire, le même mot se trouve dans les traductions.

Normalement quand on n'est plus premier, quand on devient soi, on devient seul, un solitaire, ou bien on devient unifié. Il y a les deux sens.

Ils ont dû faire la culbute, ils renoncent à des valeurs qui sont extérieures à eux, ils renoncent à cette primauté qu'ils avaient et sont confrontés à eux-mêmes.

Confrontés à eux-mêmes, ils pourront devenir eux-mêmes, ils deviendront des solitaires et ils seront unifiés intérieurement. Un solitaire est seul quelque part, mais c'est pour se trouver lui-même dans l'intime. Tous les gnostiques se considéraient comme des solitaires.

IV - LA VIE SPIRITUELLE (6 à 9)

Les cinq premières paroles ont été manifestement rassemblées par un disciple de Jésus pour mettre l'accent sur l'essentiel, c'est-à-dire sur la quête de soi, l'accès au réel, la pleine conscience, la culbute et la rencontre d'un maître. C'est selon ces paroles qu'on doit essayer de comprendre l'orientation fondamentale de cette tradition.

Avec la sixième parole, les disciples interviennent : au-delà d'une pratique de vie, la vie spirituelle suscite un combat spirituel, un choix de vie, une semence de vie. C'est aussi une invitation à devenir disciple, à prendre feu et à accéder à la vie.

1) La vie spirituelle n'est pas une pratique de vie (parole 6)

“Ses disciples l'interrogèrent et lui dirent : Tu veux que nous jeûnions ? Quelle est la manière dont nous prierons, dont nous ferons l'aumône, et quelle façon de se nourrir respecterons-nous ? Jésus dit : Ne dites point de mensonge et ce que vous avez en haine, ne le faites point car toutes ces choses sont manifestes à la face du ciel. Rien de ce qui est caché ne manquera d'être révélé et rien de ce qui est dissimulé ne tardera à être publié”

A première vue, ça paraît un dialogue de sourds. On parle de jeûne, de prière, d'aumône, de régime alimentaire, et il répond : “Ne dites pas de mensonge”.

Les disciples qui l'interrogent appartiennent à une tradition, à une famille religieuse, qui a sa manière de jeûner, de prier, de faire l'aumône, d'avoir un régime alimentaire. C'est ainsi qu'ils trouvent leur identité. Identité sociale et devenir soi sont deux aspects très différents.

Or Jésus donne l'impression de ne pas faire allusion à cette identité. Il ne se situe pas à ce niveau. C'est comme s'il oubliait les observances religieuses. Il ne veut pas dire de ne pas prier, de ne pas faire l'aumône..., c'est d'un autre ordre. Donc je crois que c'est très important, la tradition de Thomas en a pris fortement conscience, au contact de Jésus, on est aidé à devenir soi-même. C'est une autre réalité que l'identité chrétienne ou l'identité juive, une identité partagée, avec le danger que cette identité devienne première par rapport à l'essentiel. Les disciples posent la question car ils voudraient savoir ce que tout

cela devient maintenant qu'ils se découvrent un peu à partir de la rencontre de Jésus. Pour Jésus et les maîtres spirituels, l'essentiel est que chacun, dans sa singularité, puisse accéder à lui-même. Le fait que Jésus ne semble pas répondre à leur question semble dire que, pour lui, là n'est pas l'essentiel. Ce n'est pas dans la façon de dire des prières, de faire l'aumône... Ce n'est pas pour les détourner des observances de la loi mais parce que devenir soi, accéder à soi, est la meilleure façon de se rendre présent à un "nous", à une communion.

Nous sommes dans un siècle sans religion, dans une culture où personne ne prie, ne fait l'aumône, ne jeûne, n'a de régime alimentaire par identité religieuse. C'est une culture sans ces pratiques qui ne sont pas essentielles. C'est intéressant d'en prendre conscience. L'essentiel ne se trouve pas dans ce "nous" en commun. Ce "nous" est important, il constitue un bercail, comme dit Jean, où on se retrouve. Mais quand on se sent appelé par son nom, lorsqu'on est éveillé à soi-même, on quitte le bercail. Quand ils rencontrent leur maître Gautama, les gens se rendent compte qu'ils ne sont pas prisonniers de leur caste. Tout le monde appartient à une caste, il n'est pas possible de faire autrement mais ce n'est pas de l'ordre de l'essentiel.

"Ne dites point de mensonge"

Pour la tradition de Thomas, si les juifs jeûnent, prient, font l'aumône, ont leur régime kascher, il faut leur laisser ces pratiques mais l'originalité de Jésus ne vient pas de son identité juive. Eux ne sont pas juifs, ils ont d'autres traditions, d'autres références. Alors ce qu'ils ont en commun, juifs et non juifs, c'est ce que Jésus va dire, la réponse à leur question. Pour Jésus, ce qui est important : "Ne dites point de mensonge". Quelle que soit notre religion, notre culture, notre appartenance, quand il s'agit de devenir soi, "ne dites point de mensonge", ne vous mentez pas à vous-même.

Il ne s'agit pas des mensonges qu'on dit aux autres. Dans les Actes, Ananias et Saphira sont morts parce qu'ils avaient menti à Pierre, menti au Saint-Esprit. Si on observe le jour du sabbat, il faut se demander si on le fait pour soi ou si on fait semblant, pour être conforme. Cela dépend de chacun. On est seul à savoir si on se ment à soi-même.

La diversité ne dérange pas Jésus. Il ne faut pas essayer de tomber d'accord sur un mode de vie. Les modes de vie sont commandés par

des “nous” et non par des “je”. Jésus mange ce qu'on lui sert, pur ou impur. L'important est de ne pas se mentir.

“Ce que vous avez en haine, ne le faites point”

On ne peut pas trouver une attitude commune qui soit bonne ou mauvaise pour tout le monde mais chacun doit être honnête vis-à-vis de lui-même. Si faire un peu de comédie nous est insupportable, Jésus dit : ne le fais pas. C'est de nouveau un renvoi à chacun. Jésus, tout en étant un bon juif, déroge de temps en temps aux règles. Il le fait par fidélité à lui-même, *“Je ne fais rien de moi-même et je dis ce que le Père m'a enseigné”* (Jn 8, 28). Il fait ce qu'il ressent par fidélité avec lui-même dans sa relation avec son Abba, il renvoie à lui-même et à son origine. On voit bien où ça va le mener. Les scribes et les autorités ne l'ont pas supporté. La fidélité n'est pas dans certaines manières de prier ou de jeûner. L'essentiel est de ne pas se mentir à soi-même et de ne pas faire des choses que l'on juge ne pas devoir faire. Ce qui importe, c'est de devenir soi en vérité et de vivre en conséquence. A ce moment-là, écouter un maître n'empêche pas d'être attentif à soi car on peut se tromper soi-même.

Jésus souhaite qu'on vive vraiment. On voit là quel point Jésus comme fils de l'homme est le signe de tout être humain qui accède à son humanité. Ce qu'il souhaite, c'est que nous soyons vraiment humains et les deux exigences fondamentales pour être humain, c'est de ne pas se mentir à soi-même et ne pas faire ce que personnellement on réprouve. Ce n'est pas toujours facile. C'est la fidélité à soi-même.

Pour Jésus, ce qui importe, ce n'est pas de faire ce qu'on fait normalement, ce que fait un bon chrétien mais ce qui nous paraît vrai, ce qui nous paraît une attitude juste. Nous n'aurons pas tous la même façon d'être vrai par rapport à nous-mêmes parce que nous sommes différents. Paradoxalement nous sommes invités à nous aider mutuellement pour que chacun puisse être vrai envers lui-même et pas du tout pour adopter une attitude conforme. Dans la tradition de Thomas, ils sont très soucieux de cela. Cela est toujours difficile à admettre pour les gens d'autorité.

“Car toutes ces choses sont manifestes à la face du ciel et rien de ce qui est caché ne manquera d'être révélé et rien de ce qui est dissimulé ne tardera à être publié”

Même si cette phrase ne doit pas être nécessairement rattachée à la précédente, elle en est une explication : même si je me mens à moi-même, même si je n'agis pas en conséquence, il ne faut pas s'imaginer qu'on puisse se cacher au regard de notre origine. Il faut le comprendre dans le contexte historique. Dans le cas de la tradition juive, une pression sociale énorme obligeait les gens à observer toutes les prescriptions de la loi. Ils étaient amenés à jouer une comédie invraisemblable pour être en règle avec leur Dieu. Jésus a essayé de le leur faire comprendre : *"Quand vous priez, ne soyez pas comme les hypocrites"* (Mt 6, 5).

Il a été souvent confronté au monde des scribes. Ce qui le frappait, c'est le souci extrême qu'ils avaient de paraître des gens bien mais ce qu'ils sont vraiment, Dieu a des yeux pour le voir. Il le dit avec humour. "Cela se manifeste à la face du ciel", ils peuvent peut-être vous tromper, vous, mais ils ne le trompent pas, lui.

Si on est vrai avec soi-même, si on a une attitude juste, ce qu'on est sera conforme avec celui qui nous regarde avec bienveillance et, dans sa bienveillance, il veut que nous devenions nous-mêmes. La tradition de Thomas ne l'oublie pas car ils sont d'une autre tradition. Cette bienveillance n'est pas la grâce, c'est souhaiter qu'on devienne soi. Si on fait des faux-pas, si on a des moments durs, la bienveillance reste totale mais on n'est jamais dispensé de devenir soi. Jésus emploie le mot "bienveillance" et non celui de "grâce" qui est trop proche du pardon accordé par bonté.

"Rien de caché qui ne manquera d'être révélé"

Jouer un rôle ne trompe personne mais soi-même. Si on se ment à soi-même, si on dissimule pour paraître, un jour peut-être, on s'en rendra compte. C'est le but d'une psychothérapie car on se ment souvent, non pas pour se tromper mais pour s'en sortir. Un jour, ce qui est refoulé reviendra, on sera confronté à soi. Il faut voir dans ces paroles un souci de nous susciter à nous-mêmes et non pas celui de nous voir vertueux, parfaits.

Un être comme Jésus, par sa présence bienveillante, sous son regard sans jugement, amène à se sentir devenir un autre, on peut enfin devenir soi-même.

"Rien de dissimulé ne tardera à être publié"

Cela vaut pour chacun par rapport à soi mais aussi dans l'histoire des êtres humains, tout ce qui est dissimulé, un jour ou l'autre, devient public; cacher quelque chose ne sert à rien, c'est une perte de temps.

A la face du ciel, pour Jésus, il y a deux dangers, le danger de la perfection et le danger d'un monde idéal. Si vous voulez devenir parfaits et si vous voulez vivre dans un monde idéal, interrogez-vous et ne vous mentez pas à vous-même. C'est très important. On peut avoir fait un faux pas mais on dit qu'on a fait un faux pas, c'est tout; on le reconnaît et on ne cherche pas à se justifier par la fatigue... Méfiez-vous de la perfection, méfiez-vous de l'idéal.

Après cette question des disciples pour se situer là où Jésus voudrait qu'on vive et donc ne pas nous comprendre à partir d'une identité commune, on va expliquer ce qu'est une vie telle que Jésus souhaite que nous puissions la vivre à sa suite. La vie spirituelle est un combat, un choix de vie et une semence de vie.

2) La vie spirituelle est un combat (parole 7)

“Bienheureux est ce lion que l'homme mangera en sorte que le lion devienne homme mais maudit est l'homme que le lion mangera en sorte que le lion devienne homme”

“Bienheureux..., maudit...”

Jésus reprend souvent ces mots presque sous forme interrogative : si on est “heureux”, est-ce qu'on est vraiment “bien heureux”?; si on est heureux, est-ce qu'on ne serait peut-être pas “mal heureux” ?. En langue copte, on a le mot “maudit” dans le sens qu'on n'est pas “bien heureux” ou, selon la traduction de la bible Bayard, “pas de chance, vous les riches”. Si on est fortuné, c'est une chance, on peut être heureux mais si on met tous ses espoirs dans sa fortune, on se croit “heureux” mais on est peut-être très “mal heureux”.

Heureux, maudit, ce n'est pas une bénédiction, une malédiction, c'est une appréciation. L'homme riche que Jésus a rencontré était heureux d'être riche car la richesse, dans le contexte juif, est vue comme une bénédiction. Il avait observé la loi depuis sa jeunesse mais il a beau être heureux d'être riche, d'être un homme bien, il est “mal heureux” car il lui manque une chose essentielle, lâcher tout pour devenir lui-même.

Ce n'est pas un reproche mais tant qu'on ne peut pas accéder à soi-même et se réjouir d'être soi-même en vérité et dans une attitude juste, on est peut-être heureux mais pas encore "bien heureux", heureux mais un peu "mal heureux". C'est vraiment ainsi qu'il faut comprendre les béatitudes. Ce n'est pas de l'ordre moral, de l'ordre de la perfection, c'est de l'ordre d'une qualité d'être.

"Bienheureux est ce lion que l'homme mangera"

Aux yeux de Jésus, tout être humain est un lion, quand on se rend compte des forces, des violences, qui nous habitent mais tout être humain est aussi appelé à devenir humain. Donc le lion va peu à peu s'effacer pour laisser place à l'être humain. Alors "bien heureux ce lion que l'être humain mangera", car c'est un être qui vient à bout des violences qui l'habitent. Cela prendra du temps. Ce n'est pas toujours évident. Jésus sait que devenir humain est un long cheminement car ça ne dépend pas que de nous. De même, nous sommes mis au monde, personne n'a demandé à naître, nous sommes pleins de violences, nous n'avons pas demandé d'avoir tout ça en nous, c'est l'histoire de tout être humain.

Mais il ne faut pas se désespérer car le lion peut être mangé peu à peu et toutes ces forces peuvent être transformées par l'être humain. C'est le sens de la vision de Daniel. Il voit quatre bêtes : un lion avec des ailes d'aigle, un ours, un léopard et un monstre à dix cornes. Dans l'histoire des hommes, c'est toujours le plus fort qui domine, il y a de quoi désespérer. Or après ces monstres apparaît un être vivant à visage humain, le fils de l'homme (Dn 7). Aux yeux des disciples, Jésus est cet être à visage humain, le fils de l'homme, "à la recherche de son humanité".

Jésus était un lion, ce n'était pas un "petit Jésus". Pour avoir cette bienveillance, ce non jugement, cet accueil vis-à-vis de tout le monde, cette attitude qui guérit les gens, il faut que l'homme fort ait tout dominé : "*Lorsqu'un homme fort et bien armé garde son palais, ses biens sont en sûreté*" (Lc 11, 21). Jésus fait allusion à toutes les forces qu'il a dû vaincre en lui. Il était sensible à la présence féminine si bien qu'on l'a dit l'ami des femmes publiques. C'était un homme de table et je ne connais pas d'autres maîtres spirituels dont on a dit que c'était "*un glouton et un ivrogne*" (Mt 11, 19). Cela montre que c'est d'un

autre ordre, ce n'est pas de la vertu, de la perfection, c'est d'une qualité humaine, il est venu à bout du lion en lui. Donc "bien heureux ce lion que l'homme mangera en sorte que le lion devienne homme", toutes ces forces qui sont en nous peu à peu sont au service de l'être humain que nous devenons et les autres en bénéficient. Quand quelqu'un devient humain, c'est une joie pour ceux qui sont autour de lui.

"Mal-heureux est l'homme que le lion mangera"

Le mot "maudit", même s'il est original dans le texte, ne remonte pas à Jésus. "Pas de chance, vous les riches" traduit bien la nuance initiale. On a trop insisté sur les efforts à faire pour venir à bout du lion. Pour Jésus, ce n'est pas d'être juste à côté de ceux qui ne le sont pas, d'être bon à côté de ceux qui sont méchants, c'est se rendre compte du combat spirituel que suppose le devenir humain. Ce qui lui importe, c'est de devenir un être humain et, chaque fois qu'un être devient vraiment humain, c'est bénéfique pour ceux qui sont avec lui.

"en sorte que l'homme devienne lion"

Tout le monde reconnaît qu'il doit y avoir une erreur dans le texte original, on a deux fois la même phrase, c'est donc une erreur matérielle. On pourrait dire : "de sorte que le lion devienne homme", la première fois et, la deuxième, "de sorte que l'homme devienne lion" mais ça ne va non plus car il n'est pas encore humain. Donc il faudrait dire "de sorte que le lion empêche l'homme...", ou quelque chose comme ça.

Les forces de vie et les forces de violence, c'est ce que Jésus appelle "lion" et "homme", l'être humain à la recherche de son humanité. Accéder à son humanité, c'est un long cheminement. L'être humain est souvent victime des forces de vie, des violences, qui l'habitent. Alors on est "bien heureux" ou "mal heureux". C'est à ce combat spirituel qu'on est invité. Jésus, s'il est bienveillant à l'égard de tout le monde, ne nous dispense pas de mener notre combat pour devenir nous-même.

3) La vie spirituelle est un choix de vie (parole 8)

"L'homme est pareil à un sage pêcheur qui a jeté son filet dans la mer. Il a remonté de la mer plein de petits poissons au milieu duquel ce sage pêcheur a trouvé un poisson grand et excellent. Il a rejeté tous les

petits poissons dans la mer. Sans hésiter, il a choisi le grand poisson. Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende !"

La vie spirituelle est aussi un choix de vie.

Jésus parle d'un pêcheur. Il jette son filet comme chaque jour, il vit sa vie et, un jour, un imprévu lui arrive, il n'a rien fait pour prendre ce poisson grand et excellent. Dans la vie, un événement, une rencontre, et toute notre vie est bouleversée. On est surpris, l'initiative ne vient pas de nous mais la façon de réagir dépend de nous.

Dans la tradition de Thomas, on n'a que la parabole du pêcheur. Jésus a beaucoup insisté là-dessus car on a, chez Matthieu, trois paraboles dans le même sens, trois fois le même scénario. Cela montre que c'est important pour Jésus. Un ouvrier agricole en train de travailler dans un champ trouve un trésor. Il n'hésite pas une seconde. Dans sa joie, il vend tout pour acheter ce champ. Un marchand cherche des perles fines. Tout à coup il tombe sur une perle rare. Il jette toutes les autres et les vend pour l'acheter. Le pêcheur, dans son filet, prend un grand poisson et tous les petits poissons ne l'intéressent plus.

Dans ces trois paraboles, Jésus insiste sur une même exigence. Il faut être patient vis-à-vis de soi-même quand on fait une expérience de vie. C'est d'abord une expérience inattendue, on est amené à vivre quelque chose avec l'impression de ne pas être à l'origine de cette expérience. Celui qui travaille dans son champ ne cherche rien, il est surpris; le marchand cherche des perles mais il ne s'attend pas à trouver la perle dont il rêve; le pêcheur prend le gros poisson mais il n'a rien fait pour cela.

Deuxième aspect, c'est la qualité de l'expérience. C'est un imprévu dont on n'est pas à l'origine, c'est par la vie que ça arrive et c'est d'une qualité exceptionnelle. Or on est seul juge de cette qualité, on est confronté à cette qualité.

Troisième élément, il y a un engagement radical. Quand on vit une telle expérience, on lâche tout pour s'y consacrer tout entier. L'engagement vient à la suite d'une expérience mais quand ça arrive, il est vital de s'y engager totalement.

Jésus ne peut pas dire quelle est cette expérience pour un autre que lui. Il ne donne pas un enseignement, il nous éveille à la rencontre de soi avec soi. Accéder à soi, entrer dans le royaume, c'est quelque chose

d'extraordinaire dont la qualité surprendra et qui exigera de nous un engagement radical. Il fait allusion à l'expérience de l'être humain en voie de devenir lui-même.

C'était difficile à comprendre et Matthieu n'a pas compris. Il transforme le sens de ces paraboles. Il ne s'agit plus de l'être humain, "l'homme est pareil à...", mais du royaume, "le royaume est semblable à un trésor, le royaume est semblable à un filet jeté dans la mer". C'est une "mécompréhension". La relation avec Jésus fut trop brève pour le comprendre. Surtout l'expérience qu'ils ont faite de le rencontrer encore après sa mort fait que, pour eux, c'est le royaume qui vient. Cette expérience qui les a remis debout les a fait rêver et ils sont un peu prisonniers de leur rêve. Or Jésus n'a pas parlé du royaume mais de l'accès au royaume. La seule chose qui importe pour Jésus, c'est que chacun puisse devenir lui-même dans une relation avec l'autre, devenir soi en communion avec les autres.

Si Matthieu a gardé les trois paraboles, il raconte la troisième à sa façon. On ne retrouve plus le choix de vie mais un scribe soucieux du bien des membres de sa communauté, désireux qu'on emprunte la voie des bons et non celle des méchants.

"Le royaume est semblable à un filet qu'on jette dans la mer et qui ramène un tas de choses. Les pêcheurs le tire sur le rivage puis s'assied, recueille dans des paniers ce qui est bon et rejette ce qui ne vaut rien. Ainsi en sera-t-il à la fin du monde, les anges se présenteront et sépareront les méchants des justes pour les jeter dans la fournaise ardente et là seront les pleurs et les grincements de dents" (Mt 13, 47-50).

C'est évident que Matthieu ne cite pas la parabole telle que Jésus a pu la raconter et telle que Thomas la rapporte. On peut comprendre son souci. En tant que disciple de Jésus, il accueille tout le monde, il ramène toutes sortes de choses dans son filet. Dans ses communautés, il y a des gens bien et d'autres qui sont moins bien. Il est obligé de les accueillir tous par fidélité à Jésus mais il ne peut s'empêcher de penser que "à la fin du monde...". C'est plus fort que lui.

Il est le seul à parler du jugement dernier car il est plein des sentences de sa bible. *"Heureux celui qui ne suit pas la voie des impies, il est comme un arbre planté auprès d'un cours d'eau. Rien de tel pour*

les impies. Dieu connaît la voie des justes mais la voie des impies se perd” (Ps 1). C’est la grande tradition juive.

Mais ce n’est pas à force de rejeter les petits poissons qu’on trouve le grand, ce n’est pas en quittant le monde qu’on trouve Dieu. Il faut discerner la qualité exceptionnelle de l’expérience qu’on fait et cette qualité est à l’origine d’une attitude radicale.

Thomas ne dit pas que le royaume est pareil à un filet mais “l’homme est pareil à un sage pêcheur”. Jésus a dit simplement, sans doute, “un pêcheur” qui devient un “sage pêcheur” car on est dans une tradition de sagesse. Il faut être un sage pour choisir sans hésiter le gros poisson. A certains moments, il faut faire des choix décisifs. La rencontre de Jésus fut l’occasion de tels choix pour des êtres comme Marie de Béthanie.

4) Un choix décisif (parole 24)

“Marie dit à Jésus : A qui tes disciples sont-ils semblables ?

Il lui a dit : Ils sont semblables à de petits enfants qui ont pénétré dans un champ qui ne leur appartient pas. Lorsque les propriétaires du champ viendront, ils diront : Quittez-nous notre champ. Eux donc, ils se dépouillent en présence de ces gens pour leur laisser leur champ et le leur rendre”

“A qui tes disciples sont-ils semblables ?”

Jésus a beaucoup insisté sur un choix qu’il faut vivre pour nous-même. Il ne peut pas nous l’enseigner, chacun est renvoyé à son expérience de vie.

Marie pose la question : à qui tes disciples sont-ils semblables ? C’est assez facile de dire ce qu’est un disciple mais un disciple de Jésus n’est pas quelqu’un qui suit une doctrine. Jésus va donc la renvoyer à une expérience qu’elle peut faire elle-même.

Les paraboles de Jésus sont souvent des souvenirs d’enfant. Pendant qu’il jouait avec d’autres enfants, il est entré dans la propriété du voisin sans s’en rendre compte. La difficulté vient de ce qu’on raconte la parabole et, en même temps, on en donne l’interprétation. Cela veut dire que, dans un premier temps, on joue sa vie sans avoir vraiment conscience. Ce n’est pas un mal jusqu’au moment où un événement imprévisible nous fait prendre conscience que la vie n’est pas un jeu.

Tout à coup, il faut passer de l'innocence à l'expérience. On peut croire qu'on est chez soi dans le monde et on découvre qu'on est chez un autre. L'être humain prend conscience d'une présence et cette présence n'est pas d'abord bienveillante, on n'est rien et le temps de jouer est terminé. On est simplement là et on n'est pas encore conscient de ce qu'on est, de qu'il nous est donné de vivre.

"Ils sont semblables à des enfants..."

A Marie, parce qu'elle n'était pas n'importe qui, Jésus a pu donner une réponse. Ses disciples sont comme des enfants qui tout à coup prennent conscience d'une autre dimension et alors ils se dépouillent de tout pour accéder à cette dimension. A l'homme riche qui voudrait "hériter la vie qui demeure", parce qu'il l'a aimé, Jésus lui a proposé de se dépouiller de tout pour y accéder. Cet homme n'a pas pu le suivre à ce moment-là. Jésus ne lui fait aucun reproche. Son invitation n'est pas négative, elle est faite pour accéder à une joie qu'on ne connaît pas encore, pour naître à une vie plus vaste.

Marie découvre une présence unique à ses yeux. Elle est comme ce pêcheur qui a trouvé un "poisson grand et excellent". Elle aussi fait le bon choix, sans hésiter, tandis que Marthe s'occupe de beaucoup de choses. Jésus ne fait pas de reproche à Marthe mais il essaie de lui faire comprendre que Marie n'est pas comme elle, Marie est autre. On est tous différents. C'est une question d'expérience, pas une question de savoir. Il faut être présent les uns aux autres pour nous accepter dans nos différences et nous encourager à vivre notre propre expérience de vie.

5) La vie spirituelle est une semence de vie (parole 9)

"Voici le semeur est sorti. Il a empli sa main et il a jeté des grains. Les uns sont tombés sur la route : les oiseaux sont venus et les ont recueillis. D'autres sont tombés sur le roc : ils n'ont point trouvé à s'enraciner dans la terre et n'ont point produit d'épis vers le haut. D'autres sont tombés sur les épines : elles ont étouffé la graine et le ver a mangé ces semences. D'autres sont tombés sur la bonne terre et cette portion a fait monter un fruit excellent : elle a donné jusqu'à soixante par mesure et même cent vingt par mesure"

"Des grains sont tombés sur la route"

Une partie de la semence tombe sur la route, donc à côté du champ.

Marc raconte aussi cette parabole mais chez lui : *“Le grain est tombé au bord du chemin”* (Mc 4, 4), donc dans le champ. Quand j’ai lu la version de Thomas, je me suis demandé pour quelle raison Marc avait transformé la parabole. C’est à cause de son interprétation de la semence : *“le semeur sème la parole”*. Dans les actes, les disciples de Jésus sont les adeptes du chemin : *“Saul... demanda des lettres pour les synagogues de Damas afin que, s’il trouvait des adeptes de la voie...”* (Aa 9, 1-2). Le chemin symbolise la communauté où est semée la parole. Ceux qui sont sur le bord du chemin sont ceux qui entendent à peine.

Il y a un jugement de la part de Marc. Certains disciples avaient accueilli Jésus avec joie mais ils n’avaient pas de racines en eux-mêmes. Ce sont des hommes d’un moment. Si une persécution arrive à cause de la parole, ils s’en vont. Les autorités juives finiront par mettre hors synagogue les partisans de Jésus et beaucoup sont partis. L’interprétation de Marc nous renseigne sur les difficultés qu’ils ont connues alors mais ce n’est pas ce que Jésus avait dit. Jésus n’est pas le semeur qui sème la parole de Dieu; pour lui, personne ne peut semer. Du temps de Marc, des responsables se sentaient en charge de semer la parole de Dieu.

“Le semeur est sorti. Il a empli sa main et il a jeté”

L’interprétation de Jésus doit se faire en lisant Thomas. Devenir disciple est un combat spirituel, C’est faire un choix de vie sur la base d’une expérience, c’est aussi prendre conscience de soi comme d’une petite semence. Jésus disait : ne vous inquiétez pas, c’est semé, c’est commencé sans vous, vous êtes déjà là sans l’avoir demandé, *“le semeur est sorti, il a jeté”*. Se découvrir devenant soi alors qu’on n’en a pas encore pris vraiment conscience, c’est une source de confiance très grande.

“Le royaume est comme un homme qui aurait jeté la semence sur la terre, qu’il dorme et qu’il soit éveillé, nuit et jour, la semence germe et grandit, il ne sait pas comment” (Mc 4,26-27), ça pousse, on ne sait pas comment; le jour, tu es responsable mais, la nuit, tu dors et ça pousse. Les paraboles de la semence concernent toujours cette

découverte, son émotion devant l'être humain, semence appelée à prendre conscience d'elle-même.

“Les oiseaux sont venus et les ont recueillis”

Ce n'est pas toujours facile. C'est comme si la vie ne nous permettait pas d'accéder à nous-mêmes. Les graines sont tombées sur la route et les oiseaux les ont recueillies. On n'a pas le temps de devenir soi, les circonstances semblent s'y opposer, c'est comme si on n'avait même pas la chance de devenir nous-mêmes, au moins apparemment, mais ce n'est que l'apparence.

“D'autres sont tombés sur le roc”

Souvent aussi, on fait l'expérience de vraiment devenir soi, ça pousse bien mais ce qu'on vit n'a pas de racines profondes. Quand ça tombe sur le roc, c'est sans lendemain, ça vit quelques années et c'est fini. C'est trop humain. On est pris par quelque chose de vrai mais ça n'a pas de lendemain car on n'a pas encore assez de profondeur en nous-mêmes.

“D'autres sont tombés sur les épines”

Devenir soi, c'est un choix mais on a d'autres soucis, la famille, le boulot. Cette petite graine est au milieu des épines, elle n'a pas de chance. Jésus est un homme réaliste, il ne se fait pas d'illusion. Les gens n'ont même pas la chance d'être eux-mêmes et il y a tant d'obstacles qui les empêchent de devenir eux-mêmes.

“D'autres sont tombés sur la bonne terre”

Et pourtant, on peut avoir confiance et devenir la bonne terre pour soi-même, la terre indispensable à notre éclosion, avoir une attitude d'accueil vis-à-vis de celui qu'on est en semence. Alors on découvrira un fruit excellent, ça donne jusqu'à 60, 120, alors que normalement c'est 30. C'est nous mais ce n'est pas que nous, c'est à la fois fruit et à la fois plus. L'intuition de Marcel Légaut se trouve ici dans cette parabole : chaque être humain, quand il devient lui-même, est plus que lui-même.

C'est une expérience fondamentale que Jésus a faite lui-même. Certains ont vu, en rencontrant Jésus, un être qui est plus qu'un être humain. C'est dans ce plus qu'on discerne vraiment notre origine. Si nous pouvons être les uns pour les autres cette bonne terre qui permet de nous accueillir dans la petitesse que nous sommes, ça donnera un

fruit et ce fruit sera plus que lui-même et, en devenant nous-mêmes, nous manifesterons notre origine.

V - JÉSUS ET SES DISCIPLES (10 à 15)

1) Être un feu (parole 10)

“Jésus dit : J’ai jeté un feu sur l’univers et voici, je veille sur lui jusqu’à ce qu’il embrase”

Cette parole se trouve aussi dans Luc : *“Je suis venu jeter le feu sur la terre et quel est mon désir si ce n’est que déjà il soit allumé”* (Lc 12, 49). Ce n’est pas tout à fait la même chose : j’ai jeté un feu sur l’univers ou c’est du feu que je suis venu jeter sur la terre. Ces deux textes montrent qu’il est difficile de redire exactement ce qu’on a entendu. Chacun, avec tout lui-même, entend ce qui est dit et ce qui est dit est seulement balbutié. Donc celui qui entend peut formuler pour lui-même ce qu’un autre essaie simplement de dire. C’est très important au point de vue des paroles et de l’échange. Pour moi, est vraie la parole qui aboutit à unir ceux qui se parlent. C’est l’amour qui compte et non la vérité objective.

“Un feu sur l’univers”

Jésus, comme Gautama, ne se considèrent pas comme des êtres exceptionnels, même s’ils ont conscience d’avoir atteint un certain degré d’humanité. En présence de tels êtres, on est éveillé à soi-même. Une autre façon de le dire, on sent un feu qui s’allume en nous et il faut veiller jusqu’à ce qu’il s’embrase. C’est justement le rôle d’un maître, une fois qu’il a éveillé quelqu’un à lui-même.

La rencontre d’un être aide à comprendre ce qui est suggéré dans cette parole. Elle renvoie bien à l’expérience de Jésus avec ses disciples. A son contact, des êtres sont devenus un peu “chauds”. Quand il était au milieu d’eux, ce qu’il disait ne leur était pas complètement étranger. Il y a aussi l’image d’une chaleur de vie. Quand on fait une expérience d’amour, on parle plus de chaleur que de lumière. C’est une modalité de l’énergie de vie. De même, quand on est encore à l’ombre de soi-même, on ne peut pas dire que ça brûle mais c’est déjà chaud, c’est comme une braise, et on voudrait que ça

s'enflamme. Jésus était heureux de voir que ça commençait à brûler. Quand on fait une expérience de vie vraiment importante, on aimerait que déjà ça soit un peu plus, si ça pouvait s'enflammer.

Mais ça prend du temps. Marcel Légaut reconnaissait qu'il avait été souvent impatient, quand il était plus jeune, à l'égard de ceux avec qui il avait vécu. Une des grandes différences entre Paul et Jésus, c'est que Paul était un impatient. Jésus fait part de son désir mais il est patient. Cette patience est le témoignage du respect de soi et de l'autre. Etre patient avec soi-même, c'est être respectueux vis-à-vis de soi-même et savoir que toujours cette graine peut devenir une plante merveilleuse. Cela prend du temps, ça n'a rien à voir avec la lâcheté, ni vis-à-vis de soi ni vis-à-vis des autres. L'essentiel a besoin de temps pour s'affermir et on éprouve parfois de l'impatience quand ce feu commence à naître chez d'autres êtres et qu'il tarde à les faire vivre. L'univers a mis des milliards d'années pour devenir ce que nous en voyons aujourd'hui. Il faut du temps.

2) Être un vivant (parole 11)

“Ce ciel passera et celui qui est au-dessus de lui passera mais ceux qui sont morts ne vivront pas et ceux qui vivent ne mourront pas”

C'est une phrase très importante dans la tradition de Thomas. Je vais donc m'y attarder un peu car elle pose la question de la vie après la mort. La résurrection vient-elle après la vie ou est-ce qu'il s'agit d'accéder à la vie maintenant ? Chez Thomas, il n'est pas question de la mort-résurrection qui vient de la tradition apostolique dans laquelle la résurrection a été objectivée en un fait extraordinaire.

La résurrection

Pour Paul, la résurrection, c'est avoir accès à la vie qui animait Jésus. L'expérience qu'ils avaient faite que Jésus était vivant en dépit de son élimination, qu'il n'était pas atteint par la destruction, par la violence et par la mort, était si extraordinaire que Paul, avec les premiers disciples, avait l'impression de vivre déjà de cette énergie, *“Dieu a ressuscité le Seigneur et nous ressuscitera par sa puissance”* (1 Co 6, 14).

Il la voyait avec les attentes et l'imaginaire d'un enfant d'Israël, cette résurrection se manifesterait avec éclat. Ce fut la croyance de tous

les premiers disciples. Ce qu'ils avaient vécu avec Jésus les avait tellement bouleversés, c'était un feu dont ils étaient remplis. Mais ni cette manifestation éclatante de Jésus ni la résurrection des morts ne sont venues. Puisque Jésus n'était que le premier des ressuscités et que la résurrection de tout le monde ne vient pas, la question va se poser : est-ce qu'il est ressuscité ?

C'est très important de comprendre ce vécu parce que ce n'est pas du tout initial. La fin de l'évangile de Marc montre leur trouble. Marie-Madeleine l'a vu vivant et tous ceux à qui elle le dit ne la croient pas. Deux autres s'en allant à la campagne disent qu'ils l'ont vu et on ne les ne croit pas. Ils s'interrogent, beaucoup n'y croient plus. Alors on complète le récit. *“Celui qui a cru et sera baptisé sera sauvé; celui qui reste incrédule par contre sera condamné”* (Mc 16, 16). Si ce récit était un récit historique, alors, depuis les débuts, on n'aurait jamais cru à la résurrection.

Or Madeleine et les disciples d'Emmaüs ont fait l'expérience d'une présence qui n'était pas sous l'emprise de la mort. Ils en vivaient et ils attendaient la suite dans leur vie, sans savoir ce que c'était, ils étaient entraînés dans un mouvement de vie. Ce mouvement de vie a été vécu par les premiers chrétiens pendant 40 ans, ils attendaient en même temps une manifestation de Jésus avec éclat. On était au printemps, il y avait seulement des bourgeons et ils attendaient le plein été. C'est après qu'on ne croit plus et alors on va dire que la résurrection va se réaliser après la mort. C'est très important de voir cette différence.

En raison du mouvement culturel qui était le leur, il s'est produit comme une extériorisation, une objectivation. Ils ont été déçus quant à leur imaginaire, quant à leurs attentes culturelles. Ce fut une épreuve très grande : *“Comment se fait-il que tu te manifestes à nous et non au monde ?”* (Jn 14, 11), il n'y a plus de manifestation au monde. Au lieu d'objectiver cette manifestation comme le fera la tradition apostolique, la tradition johannique comprend qu'il faut renoncer à l'éclat, à l'extériorité, qu'il faut le vivre dans l'intime : *“Celui qui m'aime gardera ma parole, mon Père l'aimera et nous irons à lui et nous ferons notre demeure en lui”* (Jn 14, 23). La demeure dans l'intime se substitue à une attente avec éclat.

Jésus sait qu'ils connaîtront des épreuves : *“Ils feront de vous des exclus de la synagogue et vient l'heure où, en vous tuant, on pensera offrir un culte à Dieu”* (Jn 16, 2). La mise à la porte de la synagogue, c'est en 85. Or Jésus est mort dans les années 30. Ils font part de leur expérience, de leur vécu, 50 ans après cette mort. Ils ne racontent pas un Jésus objectif. Ils se souviennent de lui pour en vivre et font part de la vie vécue à sa suite. Ce ne sont pas des historiens qui essaient de reconstituer qui est Jésus. Ce sont deux moments différents de leur histoire.

Jésus est le vivant

Les communautés de Thomas sont moins confrontées à ce problème. Ils ont été surtout frappés par la densité spirituelle du maître Jésus. C'est un vivant. Jésus est le vivant. On ne peut le comprendre qu'en se mettant à l'écoute de ce qu'il a dit et en vivant ce qu'il a vécu lui-même. Une telle expérience échappera à toute destruction, à toute mort, à toute négation. C'est une vie qui commence. A ce moment-là, nous ne goûterons pas la mort. Il n'y a pas, comme dans la tradition apostolique, cette objectivation, cette attente qui est déçue, mais le renouvellement d'une expression et d'une vie de foi. Pour la tradition de Thomas, c'est l'accès à la vie qui importe, ce n'est pas après la mort qu'on va vivre, c'est maintenant.

Il est intéressant de savoir ce que Jésus lui-même disait, il ne parlait pas de résurrection. C'est une constatation importante. Une seule allusion se trouve dans Marc quand des Sadducéens lui demandent ce qui adviendra à une veuve qui a épousé successivement sept frères pour obéir à la loi de Moïse (Mc 12).

La première parole de Jésus chez Marc est *“le temps est accompli, le royaume de Dieu s'est approché”* (Mc 1,14), c'est un moment décisif, le temps est accompli, le moment est venu de naître. Donc il s'est fait proche, le royaume, il nous est donné d'y avoir accès maintenant. Nous sommes mis au monde, nous n'y sommes pour rien, mais naître à nous-mêmes dépend de nous. Si on ne nous aide pas, on peut avoir une naissance difficile mais personne ne peut naître à notre place. Nous pouvons oeuvrer pour que cette naissance puisse vraiment avoir lieu. Naître, c'est la terminologie de Jésus.

“Si le grain de blé ne meurt pas...”

Jésus emploie une autre image, *“si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste tout seul (Jn 12,24)*. Si le petit grain de blé ne meurt pas, ça ne donnera rien; s’il meurt, il donnera un fruit abondant. Le grain meurt mais pour aboutir à une germination de vie. Spirituellement, c’est juste et, dans toutes les traditions, on a cette expérience d’un indispensable qui doit cesser pour que puisse apparaître ce qui nous attend.

On retrouve la même idée avec les mêmes images chez Govinda, un disciple de Bouddha, qui s’adresse à son maître.

“Fais que je sois le germe où naîtra ta lumière, que je puisse briser le cocon de l’ego, la vie de ton amour qui sait tout embrasser, l’amour de ta sagesse à quoi rien n’est caché. Fais-moi franchir sans peur les portes de l’amour afin que je m’éveille à l’autre vie plus vaste”.

Le cocon est destiné à donner naissance à un papillon mais, après la naissance du papillon, il n’est plus rien. Le cocon, c’est le petit moi. La vie n’a aucune chance sans le cocon mais, si on lui donne une chance d’apparaître, le petit cocon sera perdu. Le petit moi, c’est le nirvana, la fin du cocon, une cessation absolue. Comme le grain meurt pour retrouver la vie, il faut franchir sans peur les portes de la mort afin de s’éveiller à une autre vie plus vaste. C’est une invitation à un certain renoncement, quelque chose doit cesser, non pour se terminer, mais pour laisser advenir ce qui demeure. Il décrit cette vie, *“la vie de ton amour”*.

C’est une adresse à Gautama qui est l’ensemble de tous les bouddhas éveillés à la vie. Gautama n’est plus concevable seul, c’est une communauté. De même, Jésus ne peut pas se concevoir seul : *“Là où je suis, je veux que eux soient avec moi” (Jn 17,24)*. Ce “je”, c’est un “avec”, ce “je” n’est plus “moi”.

La vie qui demeure

Pour Jésus, il ne s’agit pas de trouver le bon moment pour naître à soi en une seule fois, c’est chaque jour qu’il y a un “lâcher prise”.

Lors de la rencontre de Jésus et de l’homme riche, “Jésus l’aima”. Il a dû être fort ému de voir que cet homme cherchait l’essentiel : dis-moi, tu dois savoir, toi, ce qu’est la vie qui demeure. On traduit toujours “la vie éternelle”. La vie éternelle pour nous, c’est la vie après la mort. Ici, c’est une vie qui demeure, quelque chose cesse (nirvana) mais autre

chose advient et cela demeure. Jésus comprend sa difficulté : il a géré ses biens d'une façon très humaine, il a observé sa vie d'enfant d'Israël dans la fidélité à la loi; une seule chose lui manque, cet homme doit s'ouvrir à autre chose, à ce qui demeure. Les richesses ne durent pas, une vie vertueuse ne suffit pas. Il faudrait tout lâcher pour suivre Jésus, être avec lui pour devenir feu à son tour. A ce moment-là, pour lui, ce n'était pas possible. Peut-être qu'il a rejoint Jésus plus tard et raconté son aventure ? Jésus est pleinement respectueux. Il dit simplement : *"Un riche entrera difficilement dans le royaume"* (Mt 19,23), comme c'est difficile, quand on a beaucoup de choses, de lâcher pour entrer dans le royaume. Quand on n'a presque rien, c'est souvent plus facile. Nicodème avait une belle intelligence et on lui demande de naître à nouveau. C'est son intelligence qu'il doit lâcher. Chacun est confronté à ce qu'il doit lâcher dans sa propre vie.

Après le départ de cet homme riche, à ses disciples surpris car personne ne peut être sauvé dans ces conditions, Jésus a cette parole étonnante : *"Aux humains, c'est impossible, par contre, tout est possible à Dieu"* (Mt 19,26). A certains moments, ce qu'on éprouve, c'est l'impossible, c'est vrai. Heureusement, il y a des moments où on fait l'expérience de l'impossible possible car ce à quoi on a accès relève de l'impossible dont on n'est pas l'origine. Jésus ajoute alors : c'est impossible mais pas un d'entre vous n'aura lâché maison, frère, enfant, soeur, champ, à cause de moi, sans qu'il ne reçoive le centuple, maintenant, en ce temps décisif. Ce temps, c'est justement celui du choix, du saut à faire. On ne lâche pas sans faire l'expérience de recevoir autre chose, d'un tout autre ordre. C'est ce qu'il appelle **"le centuple"**.

En ce moment décisif, on est invité à accéder à soi et à accéder à ce royaume, à cette vie plus vaste dans l'ère qui nous advient, à une vie qui demeure. Si on est dans une attitude de désappropriation, de lâcher prise, qu'on le vit comme tel, paradoxalement, quelque chose nous parvient qui est d'un tout autre ordre, le centuple. Les disciples le comprennent littéralement, un frère, une maison, tout ce à quoi on tient. Il ne faut pas rêver, croire qu'on n'est pas attaché à sa maison..., mais c'est un passage obligé. Jésus ne parle pas de résurrection, il dit "une vie qui demeure". Dans la tradition bouddhique, on trouve une autre

image : des gens essaient d'échapper à cette mort dans des cavernes et, chaque fois, la mort les rattrape.

Dans ces moments, difficiles à vivre car il faut lâcher prise, on ressent qu'on en vit déjà mais ce n'est que le début d'une vie qui demeure. Un enfant, à 9 mois, accède à lui-même mais il a tout le temps de sa vie pour accéder à la vie qui demeure, ce n'est pas après la mort qu'il va commencer à vivre. Il n'est plus dans un premier temps qui arrive à terme, il commence un autre temps qui advient, où il est invité au bonheur. Jésus le disait : *“Bien-heureux, vous aux mains ouvertes, à vous le royaume. Mal-heureux, vous aux mains qui s'agrippent, vous tenez à l'écart votre consolation (Lc 6,20 et 24). Pauvres et riches, c'est une parabole, les mains ouvertes, c'est la désappropriation mais aussi la capacité de recevoir et la possibilité de partager. Si les mains s'agrippent, on tient à l'écart. □□□□□, tenir éloigné) sa consolation, on a quelque chose qui est bien à nous à quoi on peut s'agripper.*

Thomas ne croit pas à la résurrection. C'est très important pour nous aussi car, ce qui importe pour nous, ce n'est pas la résurrection, d'être témoin de la résurrection de Jésus, mais c'est d'être éveillé à la vie par le vivant et de vivre avec le vivant de la vie dont il vit. Aujourd'hui, même le changement de vocabulaire est nécessaire car le mot “résurrection” n'aide plus nos contemporains. La réponse de Légaut à Varillon : “Qu'est-ce que vous entendez quand vous employez ce mot?”. L'essentiel, ce n'est jamais dans les mots. Il ne s'agit pas de tout rejeter mais de deviner la vie qu'apportent ces mots et comment on peut empêcher une vie plus vaste par un attachement aux mots.

“Ceux qui sont morts ne vivront pas et ceux qui vivent ne mourront pas”

Cette formulation est plus gnostique que de Jésus.

Ceux qui se sont endormis ne doivent pas penser qu'ils s'éveilleront plus tard, il faut s'éveiller maintenant. C'est le présent qui compte et non de se projeter dans l'avenir. Cela ne signifie pas que l'épreuve de la mort est supprimée mais les expériences de négation, les épreuves qui nous limitent, qui nous détruisent, font que, même dans la mort, quand on a rencontré Jésus, on vivra. Cette vie à laquelle Jésus nous donne d'avoir part ne mourra jamais.

Pour les traditions gnostiques des petits maîtres, cette parole a contribué à faire des catégories : les “hyliques”, la plupart des gens, ne vivront pas mais les “pneumatiques” et les “psychiques”, les élus qui vivent déjà, vivront. Cela est tout à fait étranger à l'esprit de Jésus.

Parole 12 : je passe pour le moment.

3) Aller vers Jacques le juste (parole 13)

“Les disciples disent à Jésus : nous savons que tu nous quitteras. Qui au-dessus de nous sera alors le plus grand ? Et Jésus leur dit : Là où vous irez, vous vous rendrez vers Jacques le juste, celui à cause duquel le ciel ainsi que la terre ont été produits”

“Qui sera le plus grand parmi nous ?”

Cette question va faire qu'on fera confiance à des maîtres spirituels. Le plus important sera la connaissance spirituelle, la gnose, et le salut viendra plus par une initiation ésotérique à cette connaissance que par une expérience de Jésus. Jésus à qui on s'est toujours référé apparaîtra peu à peu comme un maître spirituel parmi d'autres.

“Là où vous vous rendrez, allez vers Jacques le juste”

Les disciples de Jésus se réfèrent évidemment à Jésus mais ils n'ont pu le faire que par des intermédiaires. Jésus parti, sa mémoire s'est transmise principalement par la tradition apostolique. La tradition de Thomas n'est pas une tradition d'autorité. Pour eux, l'intermédiaire a été Jacques le Juste. Jacques, le frère de Jésus, a eu une très grande autorité au sein des premières communautés chrétiennes. Quand Paul est allé à Jérusalem, il a vu “les trois colonnes” (Ga 2, 9), Simon, Jacques le frère de Jésus et Jean. Jacques est une forte personnalité. Il est devenu témoin de Jésus après avoir fait une expérience de la présence de Jésus après son élimination.

Cette mention de Jacques montre que la tradition de Thomas est étrangère à l'influence de Paul qui a marqué la tradition apostolique. Paul, dans sa jeunesse, se voulait un défenseur de la loi à outrance, un juste prêt à mettre en prison tous ceux qui n'exerçaient pas la justice comme il le pensait. Il a vécu, par sa rencontre de Jésus, un retournement tel qu'il n'attend plus rien de lui-même, il attend tout de son Seigneur.

Jacques, au contraire, montre dans sa lettre qu'il est difficile de vivre la foi sans les oeuvres. Le mot "grâce" en est totalement absent à ce point que la tradition apostolique, pour la recueillir, a fait un petit ajout sur la grâce, par une citation des Proverbes : "*Dieu résiste aux orgueilleux mais aux humbles il accorde sa grâce*" (Jc 4, 6).

Il ne parle pas de Jésus, sauf une allusion au début de sa lettre : "*Jacques, serviteur de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ*". La référence à Jésus est incontestable, il a une expérience de Jésus et il est engagé dans une vie telle que Jésus a mené sa vie. On comprend que Thomas qui se réfère à Jésus, aime autant se tourner vers quelqu'un qui ne dit presque rien de Jésus mais essaie de vivre comme Jésus a vécu. Dans cette tradition, on renvoie à un être plus soucieux de vivre sa vie à la suite de Jésus que de parler de Jésus.

Jacques était un homme très attaché à la loi, une loi qui est exigence de vie. Dans sa lettre, on voit bien que ce n'est pas la loi qui l'intéresse mais l'exigence d'une vie de foi. Dans les actes, on ne peut pas le passer sous silence, c'est une personnalité trop importante, mais il n'est pas présenté sous un jour favorable. On a tendance à voir en lui l'observateur de la loi. Il est mort comme juif et ceux qui vivaient avec lui étaient tous juifs mais des juifs vivant de foi, éveillés par Jésus. Son expérience est presque à l'opposé de Paul, il va surtout souligner l'exigence tandis que, pour Paul, le Seigneur nous fait grâce car il a bénéficié lui-même de la bienveillance de Jésus. En tout cas, la tradition de Thomas évite de se référer à Paul et ce n'est pas étonnant.

4) Être semblable (parole 14)

1) Simon et Matthieu

"Jésus dit à ses disciples : Comparez-moi, dites-moi à qui je suis semblable. Alors Simon lui dit : Tu es semblable à un ange juste. Matthieu lui dit : Tu es semblable à un homme sage et philosophe"

"Comparez-moi et dites-moi à qui je suis semblable"

Je voudrais évoquer d'où vient cette parole. Jésus n'a jamais demandé de le comparer et de dire à qui il ressemble. Cette parole n'est possible que parce que, à un moment donné, il a demandé à ses disciples : qui dit-on que je suis ? (Mc 8,27). C'est l'origine historique. Thomas se souvient de ce moment.

Jésus a posé cette question au moment où il quittait la Galilée. Pendant quelques mois, il avait exercé une mission qui avait eu une grande réussite. Il allait de village en village et on avait l'impression que beaucoup étaient vraiment émus par lui. Cependant son mouvement prenait un sens plus politique que spirituel. Quand Jésus s'en aperçoit, il arrête tout et emmène ses disciples à l'écart pour les faire réfléchir. Là il est rejoint par une foule, 5000 hommes, qui lui proposent de prendre la tête de leur mouvement. Il ne veut pas céder car leur projet va dans une perspective de violence, de domination, où Dieu est le plus fort. Pour Jésus, c'est imbuvable. Il les accueille cependant, il comprend pourquoi ces gens veulent que tout change, puis il les renvoie. Il est obligé de renvoyer d'abord ses disciples car ils ne comprennent pas du tout ce renvoi. C'est dans ces circonstances qu'il les interroge, "*Qui suis-je, au dire des hommes ?*" (Mc 8,27), pour qui me prend-on ?, car on le prend pour un christ, un envoyé de Dieu qui va libérer son peuple.

Deuxième question : "Qui dites-vous que je suis ?". Simon répond en disant son engagement total : tu es celui que j'attends. Après, ce récit va être reformulé : "Tu es le christ, le fils de Dieu". Jésus leur imposa sévèrement de se taire, "il les menaça afin qu'ils ne parlent à personne à son sujet" (Mc 8,30), il n'est pas celui que les siens voudraient qu'il soit. C'est un moment difficile pour tous. Il ne répond pas à leurs attentes et, dans Jean, il leur propose même de partir.

Il se mit alors à parler du "fils de l'homme" pour essayer de leur dire un peu qui il était. Le fils de l'homme, c'est "l'homme à la recherche de son humanité", l'avènement de l'être humain dans l'optique du prophète Daniel. Au lieu d'attendre une intervention de Dieu, on prend conscience de l'inverse. C'est notre origine qui est en attente de nous, c'est nous qui sommes attendus plutôt que nous qui devons attendre un Dieu. Dieu n'intervient jamais mais il est dans l'attente de nous et nous pouvons tirer notre énergie de cette origine qui nous attend et nous appuyer sur cette attente. Jésus ne croit pas à l'intervention de Dieu mais il est intimement convaincu de l'avènement de l'être humain et de la présence de notre Dieu en nous, quand nous devenons nous-mêmes.

Cela prendra beaucoup de temps. Le fils de l'homme devra beaucoup souffrir. Il sera très souvent méconnu, méprisé, maltraité, voire éliminé et pourtant, le troisième jour, le fils de l'homme sera suscité à nouveau. On aura beau le rejeter, l'avènement du fils de l'homme est irrévocable. Le troisième jour, ça veut dire qu'il ne sera pas suscité aujourd'hui, c'est trop tôt. On ne pourra pas faire l'expérience de l'avènement heureux de l'être humain pendant notre vie, ce ne sera donc pas aujourd'hui. Demain ou dans un avenir proche, c'est encore improbable. On pourrait l'espérer dans une époque moins tragique, demain, quand le meilleur monte en nous, ce sera le troisième jour...

C'est l'origine de la résurrection le troisième jour, ce n'était pas dans les perspectives de Jésus. Cependant, le fait d'avoir repris ce que Jésus avait dit nous permet de retrouver son énergie étonnante liée une volonté de non-violence absolue. Il y a en lui quelque chose qui sait que le dernier mot appartient à ce dont il vit.

Etty Hilsum écrit : *“Cette part d'humanité en moi que j'ai préservée malgré tout ce dont je suis témoin de jour en jour, cette part indestructible en moi; cette part d'humanité, cette part immortelle, monte en moi et je sais que demain ou après-demain, le troisième jour”*. Sans cesse l'être humain monte malgré toutes les atrocités.

“Alors Simon lui dit : Tu es semblable à un ange juste.

Matthieu lui dit : Tu es semblable à un homme sage et philosophe”

Ce contexte historique ne se retrouve pas dans l'évangile de Thomas. Il ne raconte jamais rien mais il a gardé la question : à qui est-ce que je ressemble ? Les gens comme Simon Pierre, des gens plutôt du peuple, sont frappés par l'extraordinaire, Jésus ressemble plutôt un ange. Simon, dans toute cette tradition, est incontournable. C'est le Galiléen qui a toujours été aux côtés de Jésus, qui a pris des initiatives au lendemain de la mort de Jésus. Même Paul est obligé de le rencontrer, il a passé 15 jours avec lui (Ga 1,18). En fait il n'a aucun diplôme, aucune compétence, il est simplement l'ami de Jésus.

Thomas cite Matthieu, l'auteur de l'évangile. Matthieu a repris le témoignage de Marc qui est celui de Simon le Galiléen. Il s'adresse plutôt aux disciples juifs (même s'ils sont accueillants vis-à-vis des non juifs). C'est la tradition juive partagée par des non juifs. Thomas sait

très bien que Matthieu a écrit un évangile. Donc l'évangile de Thomas n'est pas antérieur à celui de Matthieu. Du côté de Matthieu et des scribes, ce n'est plus l'extraordinaire qui les intéresse, c'est l'accomplissement humain de Jésus, il ressemble à un sage philosophe. Ce sont deux points de vue possibles.

Les deux termes, "ange juste et homme sage et philosophe", ne sont pas dans la ligne d'une christologie d'Israël mais plutôt dans une ligne gnostique, ésotérique. Il y a deux mondes, un monde un peu surnaturel, le monde des anges, et le monde des hommes de la sagesse. Les anges sont vus d'un point de vue positif, Jésus est un ange juste. Du côté de la sagesse, Jésus est un sage et un philosophe. Cette tradition ésotérique s'inspire des différents sages, le sage Platon, le sage Socrate, et en même temps, on parle plutôt de fables que de théories. Dans un milieu ésotérique, Jésus serait vraiment un ange, ou alors c'est plutôt du côté de l'expérience humaine. Ce sont deux façons d'aborder Jésus, du côté extraordinaire et du côté d'une sagesse humaine. Pour celui qui écrit cette parole, ce n'est pas le plus important, c'est ce qui suit, ce que dit Thomas.

2) Thomas

"Thomas lui dit : Maître, à qui tu es semblable ?

Mon visage ne parvient absolument pas à le dire"

La réponse de Thomas est très importante pour cette tradition. On est éveillé à soi-même par le maître Jésus, on éprouve sa qualité inouïe. La profondeur de cette rencontre permet une prise de conscience qu'on est vraiment là où il faut être, qu'on est en train de vivre l'essentiel, et, en même temps, celui que l'on rencontre nous dépasse. Donc on ne parvient pas à dire qui il est. On ne sait pas vraiment qui il est.

Le mystère de la présence

Thomas et Jean, ainsi que leurs disciples, sont sensibles au mystère de la présence.

C'est d'abord une présence accueillante, *"vous qui ployez sous le fardeau, venez à moi, je vous donnerai le repos"* (Mt 11, 28) et c'est au sein de cette présence, qu'il propose *"mettez-vous à mon école"*. S'ils ne sont pas capables de dire qui est Jésus, l'essentiel est de vivre selon ce qu'il est sans trop se soucier de dire qui il est.

Le visage suggère le face à face. S'ils ne peuvent pas le dire face à face, c'est que, de visage à visage, ce n'est pas suffisant.; tant que l'autre reste extérieur, de visage à visage, on ne peut rien en dire, il faut aller plus loin. Une intériorisation doit se faire. Tout l'évangile de Jean est écrit au niveau de cette maturité suite à la rencontre de Jésus. Jésus leur est devenu intérieur.

Cette présence est éveil à soi.

“Ses disciples lui disent : Quel jour nous apparaîtras-tu et quel jour te verrons-nous ? Jésus dit : Lorsque vous vous dépouillerez sans que vous ayez honte, que vous ôterez vos vêtements et les déposerez à vos pieds à la manière des petits enfants et que vous les piétinerez, alors vous deviendrez les fils de celui qui est vivant et vous n'aurez plus de crainte” (Th 42).

La présence suscite l'éveil à soi, le devenir soi, et permet simultanément l'expérience d'un lâcher prise. Ils attendaient la venue de Jésus, ils l'entrevoient déjà un peu mais ils voudraient le voir tout entier. *“Quand la branche du figuier devient tendre et que les feuilles poussent, vous savez que l'été est proche”* (Mc 13, 28). Cette attente doit devenir peu à peu intérieure. Si on attend encore une manifestation extérieure, c'est parce qu'on n'est pas encore nu, on est encore encombré de vêtements. Le lâcher prise permet de recevoir le centuple, d'entrer dans l'ère d'une vie qui demeure. L'expérience d'une présence encourage à nous défaire de ce qui n'est pas nous, nous renvoie à nous-même. Si on essaie de vivre de ce dont il vit, de boire à la même source, par le dedans, on va commencer à le reconnaître.

*“Je ne suis point ton maître car tu as bu,
tu t'es enivré à la source bouillonnante qui est en moi et que j'ai répandue”*.

“Jésus dit : Celui qui boira de ma bouche deviendra comme moi.

Quant à moi, je deviendrai ce qu'il est et ce qui est caché lui sera révélé” (Th 112).

Boire les paroles de quelqu'un signifie qu'on est en accord profond et qu'on devient un peu comme lui. Marcel Légaut s'est vraiment abreuvé auprès de Jésus et, par tout lui-même, il renvoyait toujours à Jésus. Le maître spirituel éveille son disciple à lui-même et par là lui révèle ce qui lui était caché. La recherche de maîtres de vie, de gens qui

soient des éveilleurs, n'entraîne pas un rapport de soumission. *"N'appellez personne rabbi car vous n'avez qu'un seul maître et vous êtes tous frères"* (Mt 23, 8).

L'évangile de Jean essaie de le montrer. Jésus nous est présent parce qu'il permet d'avoir accès à la source dont il vit. Il vit d'une énergie, d'un amour, d'une origine qu'il a appelé dans son vocabulaire "abba". Ce n'est pas le père qui éduque son enfant, qui est responsable de son enfant, c'est celui qui se réjouit de l'existence de son enfant. Jésus vit ainsi sa relation à son abba et il a pu en faire part à ses disciples : *"Je ne vous appelle plus serviteurs car l'esclave ne sait pas ce que fait le maître; par contre, je vous appelle amis parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai entendu auprès de mon Père"* (Jn 15, 15). La relation maître-disciple est au niveau de l'enseignement. La relation maître-seigneur est celle où le maître par sa vie entraîne à vivre comme lui. Non seulement il éclaire mais il entraîne et il exerce sa seigneurie par cet entraînement, il nous révèle à nous-mêmes par ses paroles. Il faut arriver à une communion. "Vous êtes mes amis et je donne ma vie pour mes amis" car tout ce que j'ai entendu d'auprès de mon père, tout ce que j'ai saisi de son être et dont je vis, je vous en ai fait part.

C'est la même intuition que dans l'évangile de Thomas.

"Puis il le prit à l'écart et lui dit trois mots"

Ce sont les disciples de Thomas qui racontent cette histoire. Pour eux, Thomas a reçu de Jésus des révélations qu'il n'a dites à personne d'autre. Quand les disciples de Jean montrent leur maître couché contre Jésus, c'est la même façon de présenter une intimité entre Jésus et leur maître qui est unique. Cela devient l'origine d'une tradition secrète chez Thomas. Il faut aller chez des maîtres qui savent des choses que les autres ne savent pas, auprès d'eux on trouvera la vérité. C'est tout à fait humain.

"Si je vous dis une seule parole qu'il m'a dite, vous prendrez des pierres

et me les jetterez. Un feu sortira de ces pierres et vous consumera"

On peut le comprendre à l'intérieur d'une tradition apostolique naissante qui devient une autorité et qui ne tolère plus qu'on parle autrement qu'eux. Les disciples de Thomas ont dû garder leur propre

fidélité, leur propre tradition de Jésus et, parce qu'elle différerait de la tradition d'autorité, ils se faisaient maltraiter, ils étaient rejetés.

On parle en parabole. Si cette autorité naissante devient violente à leur égard, cette violence ne leur servira pas parce qu'elle les bouffera, ces pierres prendront feu et les consumeront, cette agressivité, cette violence, les mangera. Cela montre que cette tradition a dû se faire discrète pour survivre. C'est du vécu.

On trouve une allusion à ces traditions secrètes dans l'évangile de Jean. Au grand-prêtre qui l'interroge, Jésus répond : *"J'ai toujours parlé ouvertement au monde (et pas en tradition cachée), j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple, là où tous les juifs se retrouvent. Interroge ceux qui ont été à l'écoute de ce que j'ai dit car ceux-là savent ce que j'ai dit"* (Jn 18, 19-20).

Pour des traditions comme celles de Jean et de Thomas, si on a été à l'écoute de Jésus, on sait ce qu'on dit. Quand on parle de Jésus, on dit ce que Jésus a dit. On peut éventuellement être amené à être discret pour ne pas s'attirer inutilement des gestes de violence mais une tradition n'est jamais, selon Jésus, une tradition secrète. Les choses sont dites en public, là où tout le monde se trouve.

5) Être libre (parole 15)

"Jésus leur dit : Lorsque vous jeûnerez, vous engendrez pour vous-mêmes un péché; lorsque vous prierez, on vous condamnera; lorsque vous ferez l'aumône, vous accomplirez un mal pour vos esprits. Quand vous pénétrerez en n'importe quelle terre et que vous parcourrez les campagnes, lorsque l'on vous accueillera, mangez ce que l'on mettra devant vous; ceux qui sont malades dans ces endroits, guérissez-les. Car ce qui entrera dans votre bouche ne vous souillera point mais ce qui sort de votre bouche, c'est cela qui vous souillera"

Jeûne, prière, aumône..., la fidélité aux rites juifs, voir la parole 6.

Il ajoute : *"Mangez quand on vous accueillera ce qu'on mettra sur la table"*. Ce qui compte, c'est la relation. Si, pour des raisons de santé, on ne peut pas manger d'oeufs, on n'en mange pas. Si on est juif, on mange kascher, mais si, à ce moment-là, on oublie qu'on est avec d'autres... Dans le contexte, c'était très important de se détacher de ces interdits alimentaires car ils emprisonnent et rendent les relations assez

difficiles. On comprend que, pour Jésus, ça ne nous aide pas à devenir nous-mêmes, ça nous rend plutôt prisonniers d'une identité sociale.

“Ce n'est pas ce qui entre dans votre bouche qui vous souillera”

C'est peut-être impur au yeux de la loi, ce n'est pas cela qui rend le coeur impur.

VI - LE MAÎTRE (16 à 20)

Les premiers versets (1 à 15) reflètent bien l'époque de Jésus, ses premiers disciples, Jacques, Simon, Matthieu et puis après, Thomas. Les versets 16 à 20 essaient de nous montrer que, même si on est toujours dans la ligne de Jésus, on s'intéresse à tout maître spirituel. C'est dit à l'aide de paroles de Jésus mais ce que l'auteur veut entrevoir, c'est une image du maître spirituel selon leur tradition spirituelle, une démarche étrangère à la démarche juive car l'évangile de Thomas ne fait jamais allusion à la bible.

Le regroupement de ces paroles est commandé par une vision d'un maître et d'une tradition selon les maîtres gnostiques : la rencontre du maître, la mission du maître, le don conféré par le maître, l'origine du maître, la préexistence du maître.

1) La rencontre d'un maître (parole 16)

“Jésus dit : Quand vous voyez celui qui n'a pas été engendré de la femme,

prosternez-vous, visage contre terre et adorez-le : celui-ci est votre père”

Je ne crois pas que ce soit une parole de Jésus mais on peut la comprendre. Après la mort de Jésus, vers qui devaient-ils aller ? Ils sont allés vers Jacques mais il est mort, lui aussi. Pour eux, il y a eu ensuite Thomas. Comment leur tradition va-t-elle pouvoir se perpétuer ? Par des maîtres spirituels qui se présentent de génération en génération.

“Celui qui n'a pas été engendré de la femme”

Cette façon de parler voudrait dire qu'il y aurait deux types d'êtres humains, comme Durkheim parle de l'être humain et de sa double origine. On serait engendré ou non engendré de la femme. L'essentiel n'est pas qu'on est engendré de, fils de..., c'est une question sur son identité et sur son origine. Même Jésus, quand il parle de Jean-Baptiste, dit "parmi les enfants nés de la femme", il n'oppose pas Jean-Baptiste, l'enfant né de la femme, à un petit né dans le royaume. Il fait la distinction entre deux ordres. Il n'a pas besoin de quelque chose de plus grand, il ne demande pas qu'on s'agenouille devant ce petit. Il n'est jamais prisonnier des catégories. C'est un risque, pour toutes les traditions spirituelles, de préférer toujours quelque part le spirituel à la précarité.

Ce qui est visé par ces mots, c'est l'impression que, quand on rencontre un homme comme Marcel Légaut, on a envie de dire : ce n'est pas un être engendré par la femme, il n'est pas simplement l'enfant d'un père et d'une mère, il a une dimension divine, il est "de Dieu".

"Prosternez-vous contre terre et adorez-le, celui-ci est votre père"

Jésus disait : "N'appellez personne père; n'appellez personne maître". On a donc de la peine à retrouver Jésus dans ces paroles.

L'important, c'est la rencontre d'un maître. Quand on voit la dimension spirituelle de tel homme ou de telle femme, on peut lui faire confiance. Discerner la valeur spirituelle d'un maître est de notre ressort.

Se prosterner, adorer, c'est une façon de dire la vénération qu'on peut avoir envers un maître spirituel. Mais alors une autorité venue d'en haut n'est plus possible, il n'y a plus de tradition apostolique.

2) La mission d'un maître spirituel (parole 17)

"Jésus dit : Certainement les hommes pensent que je suis venu pour jeter une paix sur l'univers mais ils ne savent pas que je suis venu pour jeter sur terre des discordes, le feu, l'épée, la guerre. Si en effet il y a cinq dans une maison, ils se trouveront trois contre deux et deux contre trois, père contre fils et fils contre père, et ils se lèveront en étant des solitaires"

La parole de Luc est plus simple : *“Ne croyez pas que je sois venu pour apporter la paix. Non, je suis venu apporter l'épée”* (Lc 12, 51-59). A ces paroles, l'évangile de Thomas ajoute guerre, discorde, feu...

La mission d'un maître spirituel devrait être de faire que tout le monde s'entende bien, pense la même chose, dise la même chose, qu'on soit gentil les uns avec les autres. C'est le piège. Un maître spirituel ne vient pas pour apporter cette paix immédiate.

Par son attitude d'accueil, Jésus permettait à chacun d'être lui-même. Une telle ouverture a posé beaucoup de difficultés aux scribes et aux responsables de l'ordre car ceux-ci souhaitent avant tout qu'il y ait la paix, que tout le monde s'entende bien, qu'il existe un consensus apparent sans trop de différences. Jésus ne rendait pas les relations faciles, même s'il était accueil et bienveillance, il était exigeant.

Jésus emploie une image forte, c'est vraiment l'épée, il est là pour une opération vérité.

Le devenir soi entraîne une exigence de dépouillement. On se doit d'être exigeant par rapport à soi-même. Un maître est presque sans pitié. Par sa vie, il montre qu'on doit se séparer de tout ce qui nous empêche de devenir nous-mêmes. Alors il n'y a pas de paix et ça peut être très dur. Edelmann dit, en citant un maître d'Orient, qu'il y a deux situations dangereuses pour un être humain, se trouver derrière un cheval ou s'asseoir devant un maître car il sera impitoyable. C'est dit avec humour mais l'image de l'épée veut bien dire l'exigence.

Ce n'est pas vouloir être comme le maître, partager les mêmes valeurs. C'est d'un autre ordre. La mission du maître est une opération vérité. On est à l'opposé du bon sens, comme Descartes l'avait bien compris. Tant qu'on partage le bon sens, on n'est pas devenu soi-même. Dans le “Discours de la méthode”, il constate que, si tout le monde partageait le bon sens, tout le monde serait d'accord, tout le monde penserait la même chose et il n'y aurait vraiment plus de problème. Mais si on est convaincu d'une vérité et que personne ne la partage, la première réaction sera de se demander si on est encore bien normal. On va douter. Paradoxalement, l'accès à soi et l'accès à la pensée, c'est par le doute. Je suis par ce doute. L'introduction du doute pourrait être vue comme négative puisqu'on s'interroge sur soi-même.

Une phrase qui remonte à Jésus décrit bien le rôle du maître, même s'il a d'abord une attitude de bienveillance, *“venez à moi, vous qui peinez, je vous donnerai le repos”*

(Mt 11, 28) mais après, je ne vous laisserai plus vous endormir.

“S'il y en a cinq dans une maison, ils se trouvent trois contre deux et deux contre trois”. Cette parole se trouve aussi dans Matthieu (10, 34) et Luc (12, 51). C'est une parole de la tradition juive (Michée 7, 6).

Jésus a été à l'origine de bien des divisions et de l'inverse de la paix. Devenir soi, la fidélité à soi, être vrai avec soi, c'est une attitude qui sera souvent mal comprise, mal jugée. Les disciples ont dû faire aussi l'expérience que la rencontre de Jésus créait des tensions, même dans les familles : un des fils suivait Jésus et l'autre restait fidèle à sa tradition. Or la tradition juive est très soucieuse d'unité dans la famille. Jésus a dû inquiéter car il divise alors qu'il faut être un, former un bloc de foi solide. C'est à cela qu'ils font allusion ici, le maître ne peut pas empêcher les tensions.

Parmi les disciples de Jésus, certains vont se rattacher à la tradition apostolique. Or les disciples de Thomas vont se heurter à cette autorité, on est deux contre trois et trois contre deux. Cette parole est pour eux d'actualité.

C'est aussi une constante de la vie spirituelle et ils n'ont pas tort de le rappeler. Proclamer “un seul Dieu, un seul Seigneur, un seul baptême”..., n'est pas de l'ordre du spirituel, c'est d'un autre ordre.

“Ils se lèveront en étant solitaires”

Le mot “solitaire” vient de la tradition gnostique, ça ne remonte pas à Jésus. Jésus est tout à fait dans la tradition juive. Dès qu'il commence sa mission, il fait “douze”, pour bien montrer que tout le monde est appelé, que la vie spirituelle n'est pas une aventure solitaire mais une vie qu'on partage. Il faut devenir soi mais vivre cette unicité avec d'autres. Il faut s'accepter les uns les autres, se remettre nos dettes les uns aux autres, c'est-à-dire respecter l'autre et ne pas le juger.

Pour les gnostiques, l'important n'est pas d'abord de vivre en communauté, d'appartenir à une église, mais de vivre une expérience spirituelle. La mission du maître est de permettre à chacun de devenir vraiment lui-même. Alors on est seul et il n'est pas aisé de partager une telle expérience qui se vit en profondeur. On sera un peu seul parce

qu'on sera tout à fait renvoyé à soi-même. "Solitaire" peut se traduire aussi par "unifié", car, dans cette division apparente vis-à-vis des autres, on devient soi et donc on devient unifié intérieurement. Ce n'est pas une solitude par rapport aux autres car elle vient du fait qu'on est plus vrai par rapport à soi-même.

3) Ce qu'un maître peut nous apporter : le don (parole 18)

"Jésus dit : Je vous donnerai ce que jamais oeil n'a vu et ce que jamais oreille n'a entendu, et ce que jamais main n'a atteint, et cela qui n'est jamais monté au coeur de l'homme"

Un maître permet qu'on ait accès à l'inouï, au jamais entendu. C'est un très beau texte. Il n'est pas de Jésus. C'est un des textes les plus sacrés de la tradition de Sagesse et pas seulement de la tradition d'Israël : *"Nulle oreille n'a entendue, nul oeil n'a vu un Dieu, excepté toi, agir ainsi en faveur de qui se fie à lui"* (Is 64, 3). La sagesse vient d'après de Dieu, elle est cachée, elle est antérieure à la création, elle nous est réservée par Dieu : *"Elle est un souffle de la puissance divine, une effusion toute pure de la gloire du Tout-Puissant, un reflet de la lumière éternelle"* (Sg 7, 25). Ici, ce n'est pas étonnant qu'on attribue cette parole aux maîtres de sagesse. Elle est certainement vraie aussi en ce qui concerne le sage Jésus.

Paul reprend cette citation dans la première lettre aux Corinthiens. Il voudrait que les disciples de Jésus deviennent des spirituels parfaits. *"C'est bien une sagesse que nous annonçons aux chrétiens adultes, sagesse qui n'est pas de ce monde..., sagesse mystérieuse et demeurée cachée... C'est ce que l'oeil n'a pas vu..."* (1 Co 2,6-9).

(Note de la bible de Jérusalem sur "les parfaits" : "Non pas un groupe ésotérique d'initiés (gnostiques) mais ceux qui ont atteint le plein développement de la vie et de la pensée chrétiennes").

Paul s'intéresse aux spirituels et non aux charnels : *"Pour moi, je n'ai pas pu vous parler comme à des hommes spirituels mais seulement comme à des hommes charnels, comme à des petits enfants, c'est du lait que je vous ai donné à boire car vous ne pouviez pas supporter de la nourriture solide"* (1 Co 3,1-3). La distinction spirituel-charnel n'est pas de Jésus. C'est la tentation, dès qu'on entre dans une aventure

spirituelle, d'être au-dessus. Paul est confronté à une tradition de sagesse. Il voudrait que les disciples soient des gens adultes et non des petits qui boivent du lait. Il est dans un contexte de gens qui se croient un petit peu supérieurs. Ce n'est pas par hasard.

Jésus n'a jamais eu la tentation de réunir les plus intelligents, les plus parfaits. Pour lui, le royaume appartient aux petits. C'est rare qu'un spirituel dise que les gens bien sont les tout petits. C'est une prise de conscience très forte chez lui. L'être merveilleux qu'il était n'a jamais dû recourir à un monde transcendant avec des êtres supérieurs. Tout être est merveilleux, sans prix, d'un prix infini.

“Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont palpé au sujet de la parole de vie, nous l'avons vu, nous en témoignons et nous vous annonçons la vie qui demeure, qui était auprès du Père et qui nous fut manifestée; ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons aussi à vous afin que vous aussi soyez en communion avec nous” (1 Jn 1, 1-3), autre texte inspiré par cette tradition de sagesse.

Les verbes en grec, au parfait, “ce que nous avons vu, entendu”, indiquent un événement passé qui demeure. Ce Jésus qu'on a vu et entendu, c'est de l'éternel qui demeure, mais c'est en précarité qu'on l'a vu et entendu. La “sagesse” est aussi une prise de conscience mais elle reste une notion un peu abstraite. Jésus “que nous avons palpé” est aussi, selon le prologue de Jean, “le verbe”, mot qu'on traduit par “parole” mais il est d'abord une énergie de vie. Lorsque Dieu parle, il agit. Quand il dit : “La lumière sera”, la lumière est. Ce qu'il dit se réalise, même si ça met des générations. Dieu dit à Moïse : “Je serai votre Dieu et vous serez mon peuple”, c'est en cours mais ça prend du temps.

La relation avec Jésus, ce qui nous est parvenu grâce à lui, peut s'entendre très positivement. Jésus donne à voir ce que l'homme n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu. C'est une tradition de sagesse qui est particulièrement vraie à propos de Jésus mais on ne peut pas lui attribuer cette parole, elle n'est pas de Jésus. Ces expressions peuvent d'ailleurs faire penser à une supériorité. C'est peut-être un beau

vêtement mais l'enfant qu'on est devra un jour s'en défaire et le piétiner pour ne pas en devenir prisonnier.

4) L'origine du maître (parole 19)

“Les disciples disent à Jésus : Dis-nous comment notre fin sera ? Jésus dit : Avez-vous dévoilé le commencement pour que vous questionniez sur la fin ? Car là où est le commencement, là sera la fin. Bienheureux est celui qui atteindra le commencement, il connaîtra la fin et il ne goûtera point la mort”

Les Juifs s'interrogent sur la fin, ils attendent la révélation dernière. Heureux celui qui sera à la fin, qui pourra la voir. Dans leur histoire, ils ont commencé une aventure avec leur Dieu, qui est d'ailleurs assez unique au point de vue spirituel. On ne trouve cet aspect que chez eux. Dieu vient à la fin car, pour savoir qui il est, il faut vraiment être devenu soi-même. La grande tradition d'Israël est : “Je serai votre Dieu et vous serez mon peuple”. Toute l'histoire d'Israël est une histoire vers l'avant. Ils s'interrogent aussi sur les commencements, Abraham, Adam, mais leur histoire est ce qui est en train de se réaliser, un devenir soi qui leur permettra, un jour, de savoir qui ils sont. Alors il sera leur Dieu et eux seront son peuple.

C'est très important car aucune tradition spirituelle ne met Dieu à la fin, on le met toujours au commencement. Dans la tradition gnostique, on se méfie de l'histoire, il faut retourner au commencement. Il n'y a pas de fin, il n'y a pas de résurrection, il n'y a pas de jugement mais il y a un commencement à découvrir.

“Dis-nous comment sera notre (ou votre) fin ?”

Ce sont des disciples qui posent la question : comment tu vois la fin ?

Jésus a vécu dans un contexte historique dont le grand témoin était Jean-Baptiste. Pour celui-ci, la fin sera le jugement et personne n'y échappera, *“tout arbre qui ne produit pas de bon fruit va être coupé et jeté au feu”* (Mt 3, 10). Or pour Jésus, il n'y a pas de jugement, c'est très net.

“Là où est le commencement, là sera la fin”

On ne peut pas savoir si on peut attribuer à Jésus cette phrase mais on peut en voir l'origine sous-jacente. Jésus a été disciple de Jean-

Baptiste mais il n'a jamais pu être d'accord avec le jugement. Il reconnaît que, parmi les enfants de la femme, il n'en connaît pas de plus grand que Jean-Baptiste. C'est vraiment un être extraordinaire. Un être aussi exigeant, aussi énergique à s'engager dans ce qu'il doit faire, Jésus n'en connaît pas mais paradoxalement il décèle en lui une erreur sur le jugement final et il se sépare du Baptiste.

Gautama a connu le même parcours. Il a suivi deux maîtres qui étaient d'une exigence terrible et il a pris distance par rapport à eux. Jésus et Gautama ont suivi des maîtres, ils ont essayé d'aller jusqu'au bout dans l'ascèse. Tous les deux se détournent d'eux et vont déboucher sur l'amour compassion et la bienveillance inconditionnelle. C'est le commencement.

“Bienheureux qui arrive au commencement”

Le Dieu de Jésus n'est plus celui qui, à la fin, va exercer un jugement pour qu'on soit digne de ce Dieu. Jésus sent que ce n'est pas ça et, dans les évangiles, il n'y aura plus de jugement, sauf chez Matthieu le scribe. Matthieu ne peut pas concevoir une fin sans jugement et Jésus, sur son trône, devient le nouveau juge. C'est la tradition d'Israël, celle qui avait imprégné Jésus comme enfant. En devenant lui-même, Jésus s'est totalement détaché du jugement, il a vu que le Dieu qui juge est le Dieu du juste mais le juste n'est pas le commencement du monde. Le commencement, c'est la bienveillance inconditionnelle : toi, tu es mon enfant, en toi, je me plais. Et les cieux se déchirent. Jésus a parlé de son expérience comme d'un vol de colombes, une douceur qui descend sur lui sans bruit.

Jésus et Gautama sont tous deux remplis d'amour et de compassion à l'égard de tout être. Aucun être n'est jugé en leur présence, ni chez l'un, ni chez l'autre. La seule chose qui les touche, c'est la souffrance dans laquelle cet être se trouve parce qu'il ne s'est pas encore trouvé lui-même. Ils veulent le délivrer pour qu'il puisse accéder à la béatitude. *“Bien heureux, vous qui pleurez, vous serez consolés”* (Mt 5, 5), vous êtes en manque, vous serez comblés. C'est une béatitude qui vient au-devant de nos souffrances. L'originalité de Jésus; c'est d'être l'enfant de la bienveillance (l'eudokia). Alors quand il voyait qu'il pouvait le communiquer, il était comme en prière, “Je te bénis, Abba, c'est la bienveillance qui est en ta présence et tu as révélé cela à des

petiots, les sages et les savants ne peuvent pas comprendre". Il n'y a pas de jugement dernier, il y a une bienveillance inconditionnelle qui est à l'origine, au commencement.

Lytta Basset fait un retournement de ce type dans son livre "Moi, je ne juge personne", dans l'absence totale de jugement. Elle est persuadée que là, elle découvre vraiment Jésus et elle l'a découvert dans une expérience personnelle très douloureuse. Pour elle, un être humain a besoin d'un jugement pour subsister, quand il n'est pas devenu lui-même, quand il ne peut pas accéder à celui qu'il est.

"Bien-heureux qui atteint le commencement, il ne goûtera pas la mort"

Cette parole s'origine dans un moment capital de la vie de Jésus quand il a pris distance avec Jean-Baptiste, mais, telle qu'elle est formulée, elle est gnostique. Pour le gnostique, il faut remonter à l'origine. Il n'y a pas de fin justement. Nous sommes dans ce monde mais ce monde est un piège dans lequel nous sommes tombés, c'est une chute. Là où nous sommes, nous sommes perdus. Pour s'en délivrer, il faut remonter vers l'origine. Il faut donc quitter ce monde et remonter vers l'origine, il faut rejoindre le commencement. Ce n'est pas du tout conforme à Jésus, c'est étranger à ce qu'Israël a de plus original, mais cette idée gnostique a influencé malgré tout les juifs. C'est elle qui fait que même Jésus a commencé par être au-dessus, il est descendu d'en haut puis il est remonté au ciel.

5) La préexistence du maître (parole 20)

"Jésus dit : Bien heureux celui qui a existé avant qu'il ait été produit"

Dans cette tradition de Thomas, c'est dire, comme gnostique, que le monde juif avec cette perspective de fin, d'aller vers quelque chose, est illusoire. Il ne s'agit pas d'aller vers la fin, il s'agit de rejoindre le commencement.

Pour le confirmer, le verset 20 est décisif, il n'est pas de Jésus. Nous sommes des produits de ce monde, il faut cesser d'être un produit de ce monde parce qu'au départ, nous préexistions à nous-mêmes. Même chez Platon, le monde des idées préexiste au monde des phénomènes.

A toutes les époques, la pensée gnostique est celle-là, elle imprègne d'autres traditions et même la nôtre avec la préexistence de Jésus. On donne la priorité au spirituel. Nous sommes des petits enfants charnels et quand on essaie de nous parler des choses spirituelles, nous ne comprenons rien. Il y a là un mépris de la précarité.

Nom du document : 2002_Mirmande_Thomas-all
Répertoire : E:\Jesus Simplement\Jean Jacob
Modèle : Normal.dotm
Titre : Jean Jacob, l'évangile de Thomas, Mirmande
Sujet :
Auteur : François Darbois
Mots clés :
Commentaires :
Date de création : 14/06/2006 23:00:00
N° de révision : 2
Dernier enregistr. le : 14/06/2006 23:00:00
Dernier enregistrement par : François Darbois
Temps total d'édition : 1 Minute
Dernière impression sur : 14/06/2006 23:19:00
Tel qu'à la dernière impression
Nombre de pages : 79
Nombre de mots : 26 941 (approx.)
Nombre de caractères : 148 176 (approx.)